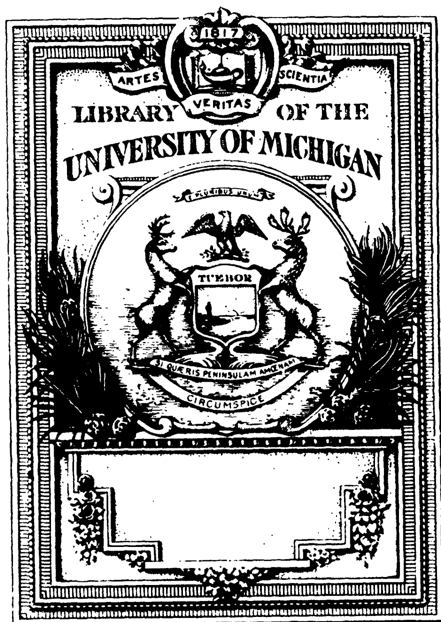
FORTIS - LETTRE A COMTE DE BUTE


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

T. 11
12s 6d

3 plates

Out 223 . 111

L Darby —

LETTRE

DE

M. L'ABBÉ alberto *FORTIS.*

À MYLORD

COMTE DE BUTE,

SUR

LES MŒURS ET USAGES

DES

MORLAQUES,

APPELLÉS MONTENEGRINS.

avec figures.



A BERNE,

CHEZ LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXXVIII.



LETTRE.

A

MYLORD

COMTE DE BUTE,

SUR LES

MŒURS DES MORLAQUES.



MYRLOD.

PENDANT votre séjour parmi nous, vous aurez souvent entendu parler des *Morlaques* comme d'un peuple féroce, inhumain, stupide, & capable de commettre tous les crimes. Vous me taxerez, peut-être, de témérité, d'avoir dirigé mes voyages dans un pays habité par une nation semblable?

Les habitans des villes maritimes de la Dalmatie, racontent une infinité d'actions cruelles de ce peuple, qui, livré à une rapacité

habituelle, s'eſt porté, ſouvent, à des excès atroces. Mais ces faits raportés, ou ſont d'anciennes datte, ou, s'il y en a d'arrivés dans des tems plus modernes, les circonſtances prouvent qu'il faut les attribuer plutôt à la corruption de quelques individus, qu'au mauvais caractère de la nation en général. Dans les dernieres guerres contre les *Turcs*, les *Morlaques* peuvent avoir pris l'habitude de voler & d'aſſaſſiner impunément, & avoir donné, après la paix, quelques triſtes exemples de cruauté & d'un naturel féroce. Mais quelles troupes, revenues d'une guerre, qui ſemble autoriſer toutes les violences contre un ennemi, n'ont pas peuplé les forêts & les grand chemins de voleurs & de meurtriers? Je crois devoir une apologie à une nation, qui m'a fait un ſi bon accueil, & qui ma traité avec tant d'humanité. A cet effet, je n'ai qu'à raconter ſincérement ce que j'ai obſervé de ſes mœurs & de ſes uſages. Mon récit doit paroître d'autant plus impartial, que les voyageurs ne ſont que trop enclins à groſſir les dangers, qu'ils ont courus dans les pays qui ont fait l'objet de leurs recherches.



§. I.

De l'origine des MORLAQUES.

L'origine des *Morlaques*, répandus aujourd'hui dans les vallées riantes de *Kotar ;* le long des rivieres de *Kerka*, de *Cettina*, de *Naventa*, & dans les montagnes de la *Dalmatie intérieure* (*), est envelopée dans la nuit obſcure des ſiècles barbares. Il en eſt de même à l'égard de celle de pluſieurs peuples, qui, à cauſe de leur reſſemblance avec les *Morlaques* dans la langue & dans les Mœurs, paroiſſent compoſer une ſeule nation, étendue depuis le Golfe de Véniſe juſqu'à la mer Glaciale. Les émigrations des différentes tribus des peuples *Slâves*, qui ſous le nom de *Scythes*, de *Getes*, de *Goths*, de *Huns*, de *Slavini*, de *Croates*, d'*Avares*, de *Vandales*, ont inondé les provinces Romaines du tems de la décadence de l'Empire, ont vu troubler étrangement la généalogie des nations qui dans des ſiècles plus reculés, ſe ſont emparées peut-être

(*) Le pays habité par les Morlaques s'étend beaucoup plus loin vers la Grèce, l'Allemagne, & la Hongrie. Il ne s'agit ici que de la partie que l'auteur a parcourue.

des mêmes pays de la même maniere (*). Les reſtes des *Ardiées*, des *Autariates*, & des autres peuples Illiriens, anciennement établis en Dalmatie & toujours impatiens du joug des Romains, ſe feront joints volontairement à ces conquérans étrangers dont la langue, & les mœurs reſſembloient ſi fort à celles du peuple conquis (**). Au commencement du treiziéme ſiècle, les *Tartares* chaſſerent *Bela* IV. Roi de Hongrie, qui ſe réfugia dans les isles de Dalmatie. Il eſt probable que

(*) Lauteur compte parmi ces branches prétendues des *Slaves*, des peuples d'une origine très-différente. *Scythes* paroît avoir été un nom générique, donné par les Grècs, à toutes les nations du nord de l'Aſie & de l'Europe orientale. Ce que nous ſavons des *Goths* & de *Huns*, nous prouve clairement qu'ils n'ont pas été d'extraction *Eſclavone*. *Remarque du Trad.*

(**) On ne peut pas douter de l'exiſtence de la langue *Eſclavone* en *Illirie*, déjà du tems de la république Romaine. Les noms des villes, des rivieres, des montagnes, des peuples, de ces contrées, conſervés par les auteurs Grècs & Latins, ſont viſiblement *Eſclavons*. *Promona*, *Alvona*, *Senia*, *Jadera*, *Rataneum*, *Stlupy*, *Uſcana*, *Bilazora*, *Zagora*, *Triſtolus*, *Ciabrus*, *Ochra*, *Carpatius*, *Pleuratus*, *Agron*, *Teuca*, *Dardani*, *Triballi*, *Græbai*, *Piruſtæ*, & tant d'autres mots, qui ſe trouvent dans les hiſtoriens & les géographes anciens, le prouvent aſſez. On pourroit ajouter encore un grand nombre de noms de racine *Eſclavone*, qu'on rencontre en *Illirie* dans des inſcriptions, dreſſées du tems des premiers Empereurs.

plusieurs familles de ce peuple se fixérent, à cette occasion, dans les vallées désertes des montagnes & produisirent ces germes de *Calmouks*, qu'on voit encore s'y déveloper, principalement dans le comté de *Zara*,

On ne peut pas faire grande attention au sentiment de *Maginy*, qui dérive de l'*Epire* & les *Uscoques* & les *Morlaques*. Le dialecte de ces peuples a cependant plus d'affinité avec celui des *Rasciens*, & des *Bulgares*, qu'avec celui des *Albanois*. Suposé même que les *Morlaques* de la Dalmatie Vénitienne fussent sortis, en partie de l'*Albanie*, il seroit toujours question de savoir d'où ils sont venus pour se transplanter autrefois dans ce dernier pays? Cet auteur fait d'ailleurs une nation séparée des *Haiducks*, qui, comme on peut juger par la signification de leur nom, n'ont jamais formé un peuple (*).

(*) *Haiduck*, signifie originairement un chef de parti, ou, comme en *Transylvanie*, un chef de famille. En Dalmatie on se sert de ce mot pour désigner un criminel, un fugitif, un assassin ou un voleur de grand chemin.



§. II.

Etymologie du nom des MORLAQUES.

Dans leur langue, les *Morlaques* s'appellent généralement Ulah [*]; nom national, duquel cependant, autant que j'ai pu apprendre, il ne se rencontre avant le treiziéme siècle, aucun vestige dans les documens existans en Dalmatie. Il signifie un homme puissant & considéré. Le nom de *More-Ulah*, ou par corruption de *Morlaque*, que leur donnent les habitans des villes, pourroit indiquer leur origine, & faire présumer que ce peuple est parti des bords de la mer Noire [**] pour s'emparer du pays qu'il habite actuellement. Il est probable, que le nom de *More-Ulah* a dénoté, dès le commencement, les puissans ou les conquérans venus de la mer, qui s'appelle *More* dans tous les dialectes de l'Esclavon.

Une Etymologie du nom *Morlaque*, inventée par le célèbre savant Dalmatien JEAN LUCIO, & adoptée aveuglément par son com-

(*) Dans ces mots Esclavons, la lettre H se prononce avec une aspiration gutturale.

(**) Ou plutôt des bords de l'Océan septentrional.

pilateur FRESCHOT, mérite peu d'attention: Cet hiſtorien prétend, que le nom de *More-Ulah*, ſignifie des *Latins Noirs* quoique le mot *More*, en langue Illyrienne, ne dénote pas le noir, & que les *Morlaques* ſoient plus blancs que les Italiens. Trouvant dans le mot *Ulah*, qui indique puiſſance & autorité, la racine commune des noms *Ulah* & *Ulak* ou *Valaques*, il en inſére que les *Morlaques* & les *Valaques* doivent être néceſſairement la même nation. Or les *Valaques* parlent un latin corrompu, & quand on leur en demande la raiſon, ils répondent qu'ils ſont Romains: ainſi nos *Morlaques* ſont auſſi Romains, quoique leur langue ſoit ſi différente du Latin. Ces *Ulah*, deſcendans d'une colonie Romaine, furent depuis ſubjugués par les *Slaves*, parmi leſquels le nom de *Ulah* devint un terme injurieux, déſignant la ſervitude, & appliqué uniquement aux claſſes les plus mépriſées de la nation conquérante.

La foibleſſe de ces conjectures chimériques ſe montrera ſuffiſamment par quelques remarques. Les *Morlaques* ou les *Ulah*, prirent le nom de nobles & de puiſſans, avec autant de raiſon, que le corps de la nation prit celui de *Slave* ou d'Illuſtre. Ce mot de *Ulah* n'a aucun rapport avec le Latin, & s'il eſt en effet, la racine du nom des *Valaques*, la raiſon

en eſt naturelle, puiſqu'il eſt connu, que, malgré quelques colonies Romaines établies par TRAJAN, la *Dacie* étoit preſque entiérement peuplée par une nation, qui parloit Eſclavon auſſi bien que ſes conquérans poſtérieurs. Il eſt peu croyable que ces vainqueurs *Slaves*, voulant laiſſer ou donner un nom au peuple vaincu, en euſſent choiſi un, qui dans leur propre langue, ſignifie un homme noble & puiſſant.

Il ſe trouve, ſans doute, pluſieurs mots dérivés du Latin, dans le langage des habitans de l'intérieur de l'*Illyrie*. Tels ſont *ſalbun* ſable; *plavo*, jaune, *slap*, caſcade; *vino*, vin; *capa*, bonnet; *teplo*, tiéde; *zlip*, aveugle; *ſparta*, panier; *skrynia*, coffre; *lug*, forêt, qui viennent viſiblement des mots Latins, *Sabulum*, *flavus*, *lapſus*, *vinum*, *caput*, *tepidus*, *lippus*, *ſporta*, *ſcrinium*, *lucus*. Mais de ces mots, ou des autres encore, dont on pourroit dreſſer un aſſez long catalogue, il ſeroit abſurde d'inférer que nos *Morlaques* modernes deſcendent en droite ligne des anciens Romains, établis en Dalmatie.

C'eſt un défaut commun à preſque tous les écrivains, qui traitent de l'origine des nations, de tirer des conſéquences générales d'un petit nombre de données légéres & particulieres, dépendantes, à l'ordinaire, de quelques cir-

constances accidentelles & passageres. Je suis persuadé de la possibilité de découvrir l'origine des peuples par l'examen des langues qu'ils parlent : mais je suis convaincu en même tems, de la nécessité d'une profonde critique, pour distinguer les mots primitifs d'une langue, de ceux qui ont été empruntés des langues étrangéres, si l'on veut éviter de tomber dans de grandes méprises. Dans la langue *Illyrienne*, répandue depuis la mer Adriatique jusqu'à l'Océan, se trouve une quantité considérable de racines, semblables à celles de la langue Grècque : il y en a même, parmi les noms des nombres, qui cependant doivent être censés indigênes. Beaucoup de mots Esclavons sont entiérement Grècs ; comme *Spugga*, *Trapeza*, *Catrida*, provenus sans aucune altération sensible de *Spoggos*, *Trapeza*, *Kathedra.* La multitude des Grécismes & l'analogie des deux Alphabeths, ne m'engagera pas cependant à soutenir, que la nation nombreuse des Esclavons descend des Grècs, resserrés dans un pays borné : ou plutôt que la premiere de ces nations, a envahi & peuplé la Grèce dans les tems les plus reculés. Il seroit également difficile & inutile d'éclaircir des matières de cette nature, qui resteront toujours couvertes des ténèbres de l'Antiquité.

Un ſavant Anglois (*) a traité de la reſſemblance entre la langue *Illyrienne* & l'*Angloiſe*, Il y a, ſans doute, dans ces deux langues quelques mots correſpondans : mais, comme ces mots ſe trouvent dans la langue Germanique, portée par les *Saxons* dans la Grande-Bretagne, il faudroit examiner, ſi ces mots n'appartiennent pas plutôt à quelque dialecte des anciens *Celtes* du nord ? En tout cas, je ſerois ſur mes gardes avant de prononcer ſur ces matières, à moins d'obſerver une reſſemblance frapante entre le corps entier & le génie des deux langues. La quantité de termes étrangers, mêlés ſans l'Italien, prouve que, indépendamment de l'origine d'un peuple, ſon idiome peut contenir beaucoup de mots, qui lui ſont communs avec des idiomes différens. Sans parler des Arabiſmes, des Grécifmes, des Germaniſmes de la langue Italienne, dont MURATORI a déjà donné la collection, n'eſt-elle pas remplie encore d'Eſclavoniſmes? *Abbajare* vient de *objalati ; ſvaligiare* de *ſvlaçiti ; barare* de *varati ; tartagliare* de *tartati*, *ammazzare* de *Maç*, épée de ſon dérivé *maçati ; ricco* de *ſrichian*, heureux ; *taſſa* de *çaſſa ; copa* de *kuppa ; danza*

(*) *BREREWOOD*, *de Scrut. Relig.*

de *tanza ; bravo* de *pravo*, adverbe d'approbation ; *briga* eſt un mot purement Illyrien, qui répond à ſa ſignification en Italie. Enfin, une infinité de mots du dialecte Vénitien, empruntés des *Illyriens*, ne prouvent pas que ces républicains deſcendent de la nation *Eſclavone*.

§. III.

De la différence entre l'origine des MORLAQUES, & celle des habitans des bords de la mer & des ISLES.

Les habitans des villes maritimes, qui ſont la véritable poſtérité des colonies Romaines, marquent peu de bonne volonté aux *Morlaques*, & ces derniers témoignent aux premiers, comme aux inſulaires, un profond mépris. Ces ſentimens réciproques, ſont peut-être un indice d'une ancienne inimitié, qui a déſuni ces deux races. Un *Morlaque* s'incline devant un gentilhomme des villes, ou devant un avocat, dont il a beſoin : mais il ne les aime pas ; il compte le reſte de la nation, à qui il n'a pas à faire, dans la claſſe des *Bodoli ;* nom auquel il attache une idée de mépris & d'injure. Je me ſouviens, à cette occaſion, du propos d'un ſoldat Morlaque

qui mourut, il y a peu de tems, dans l'hôpital de Padoue. Le religieux, destiné à le consoler dans ses derniers momens, ignorant la force de ce terme, commença son exhortation par lui dire : courage mon cher *Bodolo !* „ Mon „ pere, répliqua le mourant tout de suite, ne „ m'appellez pas Bodolo, ou je me damne".

La diversité considérable dans le langage, dans l'habillement, dans les coûtumes & dans le caractère, prouve clairement que les habitans des contrées maritimes de la *Dalmatie*, ont une autre origine que ceux qui habitent les montagnes : ou si leur origine est la même, qu'ils se sont établis dans ce pays en différentes époques, & dans des circonstances, capables d'altérer le caractère national ? Parmi les peuplades des *Morlaques* il regne la même diversité, résultante des différens pays d'où elles sont sorties, de leur mêlange avec d'autres peuples, des invasions successives, & des guerres entre leurs tribus. Les habitans de *Kotar* sont généralement blonds, avec des yeux bleus, la face large & le nez écrasé ; traits qui se rencontrent aussi chez les *Morlaques* des plaines de *Scign* & de *Knin*. Ceux de *Douaré* & de *Vergoraz* ont les cheveux châtains, le teint olivâtre, le visage long, & la taille avantageuse. Dans leur caractère on remarque la même diversité : les *Morlaques* de *Kotar*

font à l'ordinaire, doux, honnêtes & dociles; ceux de *Vergoraz*, au contraire font féroces, altiers, audacieux & entreprenans. La fituation de ces derniers, au milieu de montagnes ftériles & inacceffibles, qui en augmentant les befoins, affurent auffi l'impunité des moyens pous les fatisfaire, & leur infpire une paffion démefurée pour la rapine. Peut-être le fang des anciens *Ardiées* & des *Autariates*, chaffés par les Romains dans ces montagnes, coule-t-il encore dans leurs veines [*]?

Leurs pillages tombent à l'ordinaire fur les *Turcs*; en cas de befoin, cependant, ils n'épargnent guères plus les chrétiens. Entre plufieurs traits fubtils & hardis de friponnerie, qu'on m'a racontés d'un de ces montagnards, il y en a un, qui me femble caractériftique. Un pauvre homme, fe trouvant à une foire dans une ville voifine, pofa par terre un chaudron, qu'il venoit d'acheter, & en s'affayant à côté, s'engagea dans un entretien férieux avec un

---

(*) „ Les *Ardiées*, les *Daoriffes*, les *Plérées* font „ dans le voifinage de la rivière *Narona*. Les plus proches „ s'appellent les *Ardiées Varales*. Les Romains les „ éloignerent de la mer, & les chafferent dans les terres, „ pour les empêcher de piller & de faccager tout, felon „ leur coûtume. Leur pays eft âpre, ftérile, & digne de „ fes habitans fauvages." *STRABON. L. VII.*

homme de ſa connoiſſance. Le fripon de *Vergoraz* s'approcha, & mit le chaudron ſur ſa tête, ſans changer de ſituation. Le propriétaire, ayant fini ſon entretien & n'appercevant plus ſon chaudron, demanda à celui qui le portoit ſur ſa tête, s'il n'avoit pas vu quelqu'un emporter cet uſtencile ? „ Non, „ répondit le fripon je n'y ai pas fait atten- „ tion, mais ſi, comme moi, vous aviez „ mis votre chaudron ſur votre tête, on „ n'auroit point pû vous le voler". Malgré ces friponneries, qu'on dit être très-communes chez cette nation, un étranger peut voyager dans ce pays en toute ſureté, & s'attendre à être par-tout bien eſcorté & reçu avec hôſpitalité.

§. IV.

Des HAIDUCKS.

Le plus grand danger à craindre vient de la quantité des *Haiducks*, qui ſe retirent dans les cavernes & dans les forêts de ces montagnes rudes & ſauvages. Il ne faut pas cependant s'épouvanter trop de ce danger. Pour voyager ſurement dans ces contrées déſertes, le meilleur moyen eſt préciſément de ſe faire accompagner par quelques-uns de ces honnêtes gens,

Hocher: del.





incapables d'une trahiſon. On ne doit pas s'effaroucher, par la réflexion que ce ſont des bandits : quand on examine les cauſes de leur triſte ſituation, on découvre, à l'ordinaire, des cas plus propres à inſpirer de la pitié que de la défiance. Si ces malheureux dont le nombre augmente ſans méſure, avoient une ame plus noire, il faudroit plaindre le ſort des habitans des villes maritimes de la Dalmatie.

Ces *Haiducks* menent une vie ſemblable à celle des loups; errant parmi des précipices preſque inacceſſibles; grimpant de rochers en rochers pour découvrir de loin leur proye; languiſſant dans le creux des montagnes déſertes & des cavernes les plus affreuſes; agités par des ſoupçons continuels; expoſés à toute l'intempérie des ſaiſons; privés ſouvent de l'aliment néceſſaire, ou obligés de riſquer leur vie pour pouvoir la conſerver. On ne devroit attendre que des actions violentes & atroces, de la part de ces hommes devenus ſauvages, & irrités par le ſentiment continuel de leur miſere : mais on eſt ſurpris de ne les voir entreprendre jamais quelque choſe contre ceux, qu'ils regardent comme les auteurs de leurs calamités, de reſpecter les lieux habités, & d'être les fidèles compagnons des voyageurs.

Leurs rapines ont pour objet le gros & le menu bêtail, qu'ils trainent dans leurs cavernes, se nourrissent de la viande, & gardent les peaux pour se faire des souliers. Tuer le bœuf d'un pauvre laboureur, pour consommer une petite partie de sa chair & de sa peau, semble une indiscrétion barbare, que je ne prétends pas excuser. Il faut remarquer cependant que les souliers sont de la nécessité la plus indispensable à ces malheureux, condamnés à mener une vie errante dans les lieux les plus âpres, qui manquent d'herbe & de terre, & qui sont couverts par les débris tranchans des rochers. La faim chasse quelquefois ces *Haiducks* de leurs repaire, & les raproche des cabanes des bergers, où ils prennent par force des vivres quand on les leur refuse, Dans des cas semblables, le tort est du côté de celui qui résiste. Le courage de ces gens est en proportion de leurs besoins & de leur vie dure. Quatre *Haiducks* ne craignent pas d'attaquer, & réussissent à l'ordinaire à piller & à battre, une caravane de 15, à 20 Turcs.

Quand les *Pandours* (*) prennent un *Haiduck*,

(*) *Pandour*, signifie en Esclavon, un preneur de voleurs. Cette espèce de maréchaussée a été pendant les

duck, ils ne le lient pas, comme on fait dans le reſte de l'Europe : ils coupent le cordon de ſa longue culotte, qui tombant ſur ſes talons, l'empêche de ſe ſauver & de courir. Il paroît plus conforme à l'humanité, d'employer un moyen de s'aſſurer d'un priſonnier, ſans le lier comme un vil animal. Un *Haiduck* ſe croit un homme d'importance, quand il a pu répandre le ſang des infidelles. Un faux zèle de religion, joint à leur férocité naturelle & acquiſe, porte ces malheureux à infeſter les *Turcs* voiſins ſans s'embarraſſer des conſéquences de ces déprédations. Souvent leurs écclésiaſtiques, remplis de préjugés & de cette impétuoſité ordinaire à la nation, font la premiere cauſe de ces excès, en excitant & en nourriſſant la haine naturelle de leurs compatriotes contre les *Turcs*.

---

dernieres guerres, augmentée & employée comme une millice,



§. V.

Des vertus morales & domestiques des MORLAQUES.

Le *Morlaque*, qui demeure loin de la mer & des villes de garnison, est à l'égard du moral un homme assez différent des autres nations. Sa sincérité, sa confiance, & sa probité, tant dans les actions ordinaires de la vie que dans les affaires, dégénére quelquefois entiérement en débonaireté & en simplicité. Les Italiens, qui trafiquent en Dalmatie, & même les habitans des villes maritimes, n'abusent que trop souvent de l'honnêteté de ces bonnes gens. Par cette raison la confiance des *Morlaques* diminue sensiblement, & fait place aux soupçons & à la crainte d'être trompés. Les expériences multipliées qu'ils ont des procédés des Italiens, a fait passer en proverbe la mauvaise foi de cette nation. Les termes *Passia-viro*, foi de chien, & *Lanzmanzka-viro*, foi d'Italien, sont dans leur langue, des termes synonimes & extrêmement injurieux. Cette prévention désavantageuse contre les Italiens, semblera devoir influer sur un voyageur peu connû : mais, malgré ces sentimens, le *Morlaque*, né généreux & hôspitalier, ouvre sa pauvre cabane à

l'étranger, fait son possible pour le bien servir, & ne demandant jamais, refuse même souvent avec obstination, les récompenses qu'on lui offre. Dans ce pays, il m'est arrivé plus d'une fois, de partager la table d'un homme qui ne m'avoit jamais vu, & qui ne pouvoit esperer raisonnablement de me revoir de sa vie.

Aussi longtems que je vivrai, je n'oublirai pas l'acceuil cordial que j'ai reçu du *Vojvode* Pervan à *Coccorich*. Mon unique mérite à son égard, étoit de me trouver l'ami d'une famille de ses amis. Une liaison si légére l'engagea néantmoins à envoyer à ma rencontre une escorte & des chevaux; à me combler des marques les plus recherchées de l'hôspitalité nationale; à me faire accompagner, par ses gens & par son propre fils, jusqu'aux campagnes de *Narenta*, distantes de sa maison d'une bonne journée; enfin à me fournir des provisions si abondantes, que je n'avois rien à dépenser dans cette tournée.

Quand je partis de la maison de cet excellent hôte, lui & toute sa famille me suivirent des yeux, & ne se retirerent qu'après m'avoir perdu de vue. Ces adieux affectueux me donnerent une émotion que je n'avois pas éprouvée encore, & que je n'espere pas sentir souvent en voyageant en Italie. J'ai apporté le portrait

de cet homme généreux, à fin d'avoir le plaisir de le revoir malgré les mers & les montagnes qui nous séparent; & pour pouvoir donner, en même tems, une idée du luxe de la nation à l'égard de l'habillement de ses chefs. (*V. T. IV.*) Il me permit encore de prendre le déssin d'une de ses petites filles, habillée tout autrement que ne sont les femmes de Kotar & des autres contrées que j'ai parcourues.

Il suffit de traiter avec humanité les Morlaques, pour obtenir d'eux des bons offices de toute espéce & pour acquérir leur amitié. Dans ce peuple, l'indigent exerce l'hospitalité comme le riche: si celui-cy vous traite avec un agneau ou avec un mouton entier rôti, le pauvre offre un dindon, du lait, ou un gâteau de miel. Cette générosité ne se borne pas aux étrangers mais s'étend encore à tous ceux de la nation qui sont dans le besoin.

Quand un *Morlaque* voyageur va loger chez un ami ou chez un parent, la fille ainée de la famille, ou la nouvelle épouse s'il y en a une dans la maison, le reçoit en l'embrassant. Un voyageur d'une autre nation, ne jouit pas de cette faveur à son arrivée: les jeunes filles, au contraire, se cachent alors ou se tiennent dans l'éloignement. Les infractions fréquentes des loix de l'hôspitalité, les ont peut-être effarouchées; où la jalousie

des *Turcs* voisins a gagné aussi les *Morlaques*.

Aussi longtems que dans la maison d'un riche, dont le nombre est aujourd'hui bien diminué, se trouvent des denrées, les pauvres de ce village peuvent être assurés de leur subsistance. De-là vient qu'aucun *Morlaque* s'avilit assez jusqu'à demander l'aumône à un passant. Dans tous mes voyages, que j'ai faits par des contrées habitées par cette nation, je n'ai jamais rencontré un mendiant. Il m'est arrivé, au contraire, d'avoir besoin de choses que j'ai demandées à de misérables Bergers, qui malgré leur pauvreté, me donnerent libéralement ce qu'ils avoient. Plus souvent encore, quand j'ai traversé les campagnes au milieu des ardeurs du soleil, de pauvres moissonneurs sont venus à ma rencontre, pour m'offrir de leur gré des rafraichissemens, avec une cordialité franche & touchante.

Les *Morlaques* n'entendent guères l'économie domestique, Dans ce cas particulier, ils ressemblent aux *Hottentots*, & quand il se présente quelque occasion extraordinaire, ils consument souvent dans une semaine, autant qu'il faudroit pour les nourrir pendant plusieurs mois. Une nôce, la fête d'un saint, l'arrivée de quelque parent ou ami: enfin tout prétexte de réjouissance, les engage à boire &

manger ſans modération toutes les proviſions qu'ils poſſédent. Ils ſe tourmentent, au contraire, eux mêmes par la ſeule économie qui leur eſt habituelle : celle dans l'uſage des choſes qui devroient les garantir de l'intempérie des ſaiſons. Quand un *Morlaque*, portant un bonnet neuf, eſt ſurpris par la pluye, il tire ce bonnet, & préfére de recevoir l'orage ſur ſa tête nue, au malheur de gâter ſa coëffure. Il ôte ſes ſouliers en paſſant par un bourbier.

Un *Morlaque* eſt à l'ordinaire très-exact à remplir ſes engagemens, ſi une impoſſibilité abſolue ne l'en empêche. Si au terme préſcrit il ne peut pas payer une dette, il offre quelque préſent à ſon créancier, en le priant de prolonger le terme du payement. De-là vient que ſouvent, par la quantité de ces préſens, il paye le double de la valeur de la dette.

§. VI.

Des amitiés & des inimitiés.

L'amitié, ſi ſujette, parmi nous, au changement pour les cauſes le plus légéres, eſt très-durable chez les *Morlaques*. Ils en font preſque un article de réligion, & c'eſt au pied des autels qu'ils en ſerrent les nœuds ſacrés. Dans le Rituel Eſclavon ils ſe trouve

une formule pour bénir ſolemnellement, devant le peuple aſſemblé, l'union de deux amis ou de deux amies. J'ai aſſiſté à une cérémonie de cette eſpéce dans l'égliſe de *Peruſich*, où deux jeunes filles ſe firent *Poſeſtre*. Le contentement qui brilloit dans leurs yeux, après la formation de ce lien reſpectable, montroit aux ſpectateurs de quelle délicateſſe de ſentiment ſont ſuſceptibles ces ames ſimples, non corrompues par les ſociétés que nous appellons cultivées. Les amis unis d'une maniere ſi ſolemnelle, prennent le nom de *Pobratimi*, & les amies celui de *Poſeſtrimé*, qui ſignifient *demi-frères* & *demi-ſœurs*. Aujourd'hui les amitiés entre deux perſonnes de ſexe différent ne ſe forment plus avec tant d'appareil: elles étoient plus uſitées dans les tems reculés, où regnoit encore l'innocence (*).

Les aſſociations, exiſtantes parmi le peuple en Italie, ſous le nom de *frères Jurés* (*Fratelli Giurati*,) paroiſſent être une imitation des

---

(*) Dozivgliega Viila Poſeſtrima
S'Velebite viſoke planine:
Zloga ſijo, Kraliu Radoslave;
Eto na te dwanajeſt delija.
Piſm. od Radosl.

„ Sa Fée *Poſeſtrima* lui cria du ſommet des montagnes:
„ vous êtes malheureux, Roi Radoslave; douze cavaliers
„ tombent ſur vous. “

amitiés des *Morlaques*, & des autres nations de la même origine. La difference entre ces *Freres* & les *Pobratimi* ne consiste pas seulement dans le défaut de cérémonie; mais surtout encore dans le but, qui est louable dans les contrées Esclavonnes, & qui en Italie au contraire, est nuisible à la société.

Dans ces amitiés, les *Morlaques* se font un devoir de s'assister réciproquement dans tous les besoins, dans tous les dangers, & de vanger les injustices que l'ami a essuyées. Ils poussent l'enthousiasme jusqu'à hazarder & à donner la vie pour le *Pobratimé*. Ces sacrifices même ne sont pas rares, quoiqu'on parle moins de ces amis sauvages, que des *Pylades* des anciens. Si la désunion se met entre deux *Pobratimi*, tout le voisinage regarde un tel événement comme une nouveauté scandaleuse. Ce cas arrive cependant quelquefois de nos jours, à la grande affliction des vieillards *Morlaques*, qui attribuent la dépravation de leurs compatriotes à leur commerce trop fréquent avec les Italiens. Mais le vin & les liqueurs fortes, dont cette nation commence à faire un abus continuel, produisent chez elle, comme par-tout ailleurs, des querelles & des événemens tragiques.

Si les amitiés des *Morlaques*, non corrompus, sont constantes & sacrées, leurs inimi-

tiés ne font pas moins durables & prefque indélébiles. Elles paffent de père en fils, & les mères n'oublient jamais d'inculquer, déjà aux enfans en bas âge, le devoir de venger un père tué, & de leur montrer fouvent, à cet effet, la chemife enfanglantée, ou les armes du mort. La paffion de la vengeance s'eft fi fort identifiée avec la nature de ce peuple, que toutes les exhortations du monde ne pourroient pas la déraciner. Un *Morlaque* eft porté naturellement à faire du bien à fes femblables, & à marquer fa réconnoiffance pour les moindres bienfaits : mais il ne fait ce que c'eft que de pardonner des injures. Vengeance & juftice fe confondent dans fa tête & compofent une feule & même idée: combinaifon; qui paroît, il eft vrai, avoir formé la notion primitive de la juftice. Ce peuple fe fert d'un proverbe familier, qui n'eft que trop accrédité: *Kò fe ne ofveti, onfe ne pofveti*, qui ne fe venge pas, ne fe fanctifie pas. Il eft remarquable que dans la langue Illyrienne, *Ofveta* fignifie également vengeance & fanctification, tout comme fon verbe dérivé *Ofvetiti.* Les anciennes inimitiés des familles font couler le fang, encore après une longue fuite d'années. En *Albanie*, comme on me dit, ces vengeances perfonnelles produifent des effets plus terribles encore, & les

esprits aigris y sont plus difficiles à appaiser. Dans cette contrée, l'homme le plus doux est capable d'exercer la vengeance la plus barbare : il croit s'acquiter d'un devoir, en comettant un crime, en préférant un honneur chimérique à l'observation des loix, & en s'exposant de propos délibére aux châtimens les plus sévères.

A l'ordinaire, le meurtrier d'un *Morlaque* bien apparenté, se voit obligé de s'enfuir & de se cacher pendant longtems dans différens endroits. Si par son adresse ou par son bonheur, il parvient à se dérober aux poursuites de ses ennemis, & s'il a trouvé le moyen d'amasser quelque argent, il tâche, après un tems raisonnable, d'obtenir son pardon. Pour traiter des conditions de sa paix, il demande un sauf-conduit, qu'on observe fidellement. Il trouve des médiateurs, qui, à un jour fixé rassemblent les deux familles ennemies. Après quelques préliminaires on introduit le criminel dans le lieu de l'assemblée, où il entre en marchant à quatre, en se trainant par terre, & en tenant pendus à son col les armes, avec lesquelles il a éxécuté le meurtre. Pendant qu'il se trouve dans cette position incommode & humiliante, un ou plusieurs des parens présens, font l'éloge du défunt ; ce qui rallume quelquefois leur colère, & met la vie du

criminel en danger. Dans quelques endroits, les parens du mort menacent le meurtrier, en lui mettant des armes à la gorge, & ne consentent, qu'après beaucoup de resistance, à recevoir le prix du sang répandu. En *Albanie* ces paix coutent beaucoup: chez les *Morlaques* elles se font souvent à peu de fraix: toutes, cependant, se terminent par un bon repas aux dépens du criminel.

§. VII.

Des talens & des arts des MORLAQUES.

Une grande vivacité d'esprit, & un génie naturellement entreprenant, font réussir les *Morlaques* en tout à quoi ils s'appliquent. Bien conduits, ils deviennent d'excellent soldats. Dans la derniere guerre avec la *Porte*, le brave général DELFINO, qui conquît sur les *Turcs* une partie considérable de la province, les employa dans le service en toute maniere, principalement comme grénadiers. Ils réussissent merveilleusement dans la conduite des affaires de commerce, & quoique déjà avancés en âge, ils apprennent avec facilité à lire, à écrire & à calculer. On dit, qu'au commencement de ce siécle, les bergers *Morlaques* s'occuperent beaucoup de la lecture

d'un gros livre de théologie, de morale & d'hiſtoire, compilé par un certain P. DIVCOVICH, & imprimé pluſieurs fois à Véniſe avec leurs caractéres *Cyrilliens-Boſniaques*, différens un peu des *Ruſſes*. Il arriva ſouvent, quand le curé, plus pieux que ſavant, eſtropioit dans ſon prône quelque fait de l'hiſtoire ſainte, qu'un des auditeurs s'aviſa de crier: *Nie tako*, il n'eſt pas ainſi. Pour obvier à ce ſcandale, on prit le parti de ramaſſer tous les exemplaires de cet ouvrage, qui par cette raiſon eſt devenu fort rare en Dalmatie. Leur vivacité d'eſprit ſe montre auſſi dans des reparties piquantes. Un *Morlaque* de *Scign* ſe trouvant préſent à l'échange des priſonniers après la derniere guerre, vit qu'on rendit pluſieurs ſoldats *Ottomans* contre un ſeul officier Vénitiens. Un des députés *Turcs* dit alors en ſe moquant, que les Vénitiens lui paroiſſoient faire un mauvais marché. „ Sache, „ répliqua le *Morlaque*, que mon ſouverain „ donne volontiers pluſieurs ânes pour un „ bon cheval ".

Malgré les diſpoſitions les plus heureuſes pour tout apprendre, les *Morlaques* ont des connoiſſances très-imparfaites à l'égard de l'agriculture & de l'art de gouverner le bétail. La ténacité à garder les anciennes coûtumes, ſinguliérement propre à cette nation, & le

peu de ſoin qu'on prend à les convaincre des avantages des nouvelles méthodes, ont du produire naturellement cet effet. Ils laiſſent les bêtes à corne, & à laine, expoſées à l'inclémence de l'air, au froid, & ſouvent à la faim. Leurs charues, & les autres inſtrumens de labourage paroiſſent conſtruits dans l'enfance des arts, & reſſemblent auſſi peu aux nôtres, que les modes du tems de *Triptoleme* reſſemblent à celles du ſiécle préſent. Ils font tant bien que mal, du beurre & des fromages, qui pourroient paſſer ſi ce laitage étoit préparé avec moins de malpropreté.

Le métier du tailleur ſe borne à l'ancienne & invariable coupe des habits, qui ſe prennent toujours de la même étoffe. Un drap plus étroit ou plus large que de coûtume, déſoriente un tailleur *Morlaque*, & met en défaut ſon habileté.

Ils ont quelques idées de l'art de la teinture, & leurs couleurs ne ſont nullement à mépriſer. Leur noir ſe fait avec l'écorce du *Frêne*, qu'ils appellent *Jaſſea*, miſe en infuſion avec du machefer, qu'ils ramaſſent dans les atteliers des maréchaux ferrans. Avec du *Paſtel ſauvage*, ſéché à l'ombre & bouilli pendant quelques heures, ils obtiennent un beau bleu foncé. Ils tirent le jaune & le brun du *fuſtet* [*Scèdano*], appellé par eux *Raci*,

& la premiere de ces couleurs encore du *Fusain* [*Evonimo*] connu chez eux sous le nom de *Puzzalina.* Ils sont accoûtumés à teindre leurs étoffes à froid.

Presque toutes les femmes *Morlaques* savent broder & tricôter. Leurs broderies sont assez curieuses, & parfaitement égales des deux côtés de l'étoffe. Elles font un tissu à maille, que les Italiennes ne peuvent imiter, & dont elles se servent pour fabriquer cette espéce de cothurne, appellé *Nazuvka*, qu'elles portent dans leurs *Pappuzze* & leurs *Oporche*, ou souliers. Dans ces lieux on trouve aussi des métiers pour fabriquer des serges & des toiles grossieres : les femmes cependant y travaillent peu, leurs devoirs domestiques ne leur permettant guères de s'adonner à des travaux sédentaires.

Dans quelques villes, comme à *Verlika*, fleurit la poterie. Les vases travaillés grossiérement, & cuits dans des fourneaux rustiques creusés en terre acquierent cependant avec le tems une dureté, qui surpasse celle des poteries Italiennes.



§. VIII.

Des ſuperſtitions des MORLAQUES.

Ces peuples, tant ceux qui ſont de l'égliſe Romaine que ceux qui ſont de la Grècque, ont par rapport à la réligion les idées les plus étranges. Lignorance des éccléſiaſtiques qui devroient les éclairer, achêve de les entretenir dans des opinions abſurdes. Les *Morlaques* croient avec tant d'obſtination, aux ſorciers, aux eſprits, aux ſpectres, aux enchantemens, aux ſortiléges, comme s'ils étoient convaincus de l'éxiſtance de ces Etres par mille expériences réiterées. Ils ſont perſuadés auſſi de la vérité des *Vampires*, à qui ils attribuent, comme en *Tranſylvanie*, le déſir de ſucer le ſang des enfans. Lorſqu'un homme, ſoupçonné de pouvoir devenir *Vampire*, ou comme ils diſent *Vakodlak*, meurt: on lui coupe les jarrets & on lui pique tout le corps avec des épingles; ces deux opérations doivent empêcher le mort de rétourner parmi les vivants. Quelquefois un *Morlaque* mourant, croyant ſentir d'avance une grande ſoif du ſang des enfans, prie ou oblige même ſes héritiers à traiter ſon cadavre en *Vampire* avant de l'enterrer.

Le plus hardi *Haiduck* ſe ſauve à toutes jambes à la vue de quelque choſe qu'il peut

envisager comme un spectre, ou comme un espritfollet; & de telles apparitions se présentent souvent à des imaginations échauffées, crédules & remplies de préjugés. Ils n'ont aucune honte de ces terreurs, & les excusent par une maxime, qui revient à un vers de PINDARE: „ la crainte des esprits, fait fuir même les „ enfans des dieux". Les femmes *Morlaques*, sont, comme il est naturel, cent fois plus craintives & plus visionaires que les hommes, plusieurs, à force d'entendre dire qu'elles sont sorcières, s'imaginent l'être devenues réellement.

Ces vieilles sorcières, sont censées habiles dans l'art de faire des sortiléges de toute espéce. Un des plus ordinaires, est celui d'ôter le lait aux vaches d'autrui, pour augmenter le lait de leurs propres vaches. Elles exécutent encore des choses plus merveilleuses. On m'a raconté l'histoire d'un jeune homme, à qui deux sorcières enlevérent, pendant son sommeil, le cœur, pour le manger rôti. Dormant profondément, il ne s'apperçut pas de sa perte; mais en se reveillant il sentit la place du cœur vuide. Un cordelier, couché dans la même chambre & qui ne dormoit pas, vit bien l'opération des deux sorcières, mais, se trouvant enchanté, ne put pas l'empêcher. L'enchantement cessant au réveil du jeune homme, ces

ces deux méchantes femmes, après s'être frottées avec un onguent, s'envolerent. Après leur départ le cordélier, s'empressant de tirer de la braise le cœur moitié rôti, le fit avaler au jeune homme, qui, comme de raison, le sentit tout de suite remis à sa place accoûtumée. Ce cordélier raconte souvent cette histoire, & en assure, sous serment, la vérité. Les bonnes gens, qui l'écoutent, n'oseroient soupçonner que le vin a produit cette apparition, & que les deux femmes, dont l'une n'étoit nullement âgée, étoient venues dans la chambre pour autre chose que pour faire des sortiléges. Si ce peuple souffre du mal, causé par ces sorcières, appellées *Ujestize*, il a le remède à portée dans le secours des enchanteresses, connues sous le nom de *Babornize*, qui défont les enchantements, formés par les premieres. Un malheureux incrédule, qui douteroit de la vérité de ce systême de magie, auroit à craindre le ressentiment des deux pouvoirs opposés.

Entre la communion Romaine & la Grècque règne une haine décidée, que les ministres de ces réligions ne cessent de fomenter. Les deux partis racontent, l'un de l'autre, milles anecdotes scandaleuses. Les églises des Latins sont pauvres, mais assez propres : celles des Grècs sont aussi pauvres, & de plus d'une malpropreté honteuse. Dans une ville de la Mor-

LACHIE, j'ai vu un prêtre, aſſis par terre à la place devant l'égliſe, écouter la confeſſion des femmes qui s'étoient miſes à genoux à ſes côtés: poſture ſinguliere, qui indique l'innocence des manières de ce bon peuple. Ils marquent aux miniſtres des autels une vénération profonde, une ſoumiſſion entière & une confiance ſans bornes. Souvent ces miniſtres traitent militairement leurs ouailles, & les corrigent par des coups de bâton. Sur ce procedé, comme ſur les pénitences publiques, ils s'appuyent de l'exemple de l'égliſe primitive.

Les prêtres abuſent encore de la crédulité & de la confiance des pauvres Montagnards, en leur vendant chèrement des billets ſuperſtitieux & d'autres drogues de cette eſpéce. Ils écrivent d'une maniere ſinguliere dans ces billets, appellés *Zapiz*, le nom de quelque ſaint; quelquefois ils en copient d'anciens, en y ajoûtant quelque abſurdité de leur propre invention. Ils attribuent à ces *Zapiz* à peu près les mémes vertus, que les *Baſilidens* attribuerent à leurs monſtrueuſes amuletes. Pour ſe préſerver ou pour ſe guérir de quelques maladies, les morlaques les portent couſus à leur bonnet: ſouvent, dans le méme but, ils les attachent aux cornes de leur bêtail. Le profit conſidérable, que les prêtres tirent de

ces paperasses, les engage à prendre toutes les mésures possibles pour en maintenir le crédit, malgré les fréquentes preuves de leur inutilité, dont ceux, qui s'en servent, ne manquent pas de s'appercevoir. Il est remarquable, que les *Turcs* même du voisinage accourent pour avoir de ces billets des prêtres Chrétiens; ce qui augmente encore le débit de cette marchandise.

Un autre point de la superstition Morlaque, qui cependant n'est pas entiérement inconnue parmi le peuple en Italie, c'est une vertu particulière contre l'épilepsie & plusieurs maladies, attribuée aux médailles de cuivre & d'argent du Bas-Empire, ou aux monnoyes Vénitiennes du moyen âge, qui passent généralement pour être des médailles de *Sainte Hélene*. Ils attribuent la même vertu aux monnoyes Hongroises, appellées *Petizze*, quand leur revers représente la *Sainte Vierge*, portant l'enfant Jésus sur le bras droit.

Les *Turcs* voisins, qui portent dévotement ces zapiz superstitieux, & qui présentent des offrandes, ou font dire la messe, devant les images de la sainte Vierge (actions surement contraires aux préceptes de l'Alcoran), tombent dans une contradiction manifeste, en ne voulant pas répondre au salut, usité parmi les habitans des bords de la mer, *huaglian Issus*,

loué ſoit Jéſus. Par cette raiſon les voyageurs vers les frontières ſe ſaluent réciproquement, en diſant, *huaglian Bog*, Dieu ſoit loué.

§. IX.

Des manières des MORLAQUES.

L'innocence de la liberté, naturelle aux peuples paſteurs, ſe conſervent en *Morlachie*; où l'on en obſerve, au moins, des vertiges frapants dans les endroits éloignés des côtés maritimes. La cordialité n'y eſt gênée par aucuns égards, & elle ſe montre à découvert ſans diſtinction des circonſtances. Une belle fille *Morlaque* rencontre en chemin un compatriote, & l'embraſſe affectueuſement ſans penſer à mal. J'ai vu les femmes, les filles, les jeunes gens, & les vieillards, ſe baiſer tous entre eux, à méſure qu'ils s'aſſembloient ſur la place de l'égliſe; en ſorte que toute une ville paroiſſoit compoſée d'une ſeule famille. Cent fois j'ai obſervé la même choſe aux marchés des villes, où les *Morlaques* viennent vendre leurs denrées.

Les jours de fête, outre le baiſer, ils ſe permettent encore de certaines libertés, que nous trouverions peu décentes : mais qu'ils ne regardent pas comme telles, en diſant,

que ce ſont des badinages ſans conſéquence. Par ces badinages, cependant, commencent à l'ordinaire leurs amours, qui, quand les amants ſont d'accord, finiſſent ſouvent par des enlèvemens. Il arrive rarement qu'un *Morlaque* déshonore une fille, ou l'enlève contre ſa volonté. Dans un cas ſemblable, elle feroit ſurement une belle défenſe, puiſque dans ces pays le ſexe cède de peu aux hommes en force & en courage. Preſque toujours une fille fixe elle-même l'heure & le lieu de ſon enlèvement. Elle le fait pour ſe délivrer d'une foule d'amants, auxquels elle a donné peut-être des promeſſes, ou deſquels elle a reçu quelques préſens galans, comme une bague de laiton, un petit couteau, ou telle autre bagatelle.

Les femmes *Morlaques* prennent quelque ſoin de leurs perſonnes pendant qu'elles ſont libres : mais, après le mariage, elles s'abandonnent tout de ſuite à la plus grande malpropreté ; comme ſi elles vouloient juſtifier le mépris avec lequel leurs maris les traitent. Il ne faut pas s'attendre, cependant, à des émanations douces à l'approche des filles *Morlaques* : elles ont la coûtume d'oindre leurs cheveux avec du beurre, qui, devenu rance, exhale, même de loin, l'odeur la plus déteſtable.

§. X.

De l'habillement des femmes.

Les habits des femmes *Morlaques* varient suivant les districts, & paroissent toujours singuliers aux yeux d'un étranger. La parure des filles différe de celles des femmes mariées, en ce que les premieres portent sur leur tête des ornemens bizarres, au lieu que les dernieres n'osent se coëffer que d'un mouchoir noué, blanc ou en couleur. Ces filles mettent un bonnet d'écarlate, d'où descend à l'ordinaire jusqu'aux épaules un voile, comme une marque de leur virginité. Si ce bonnet est garni de plusieurs médailles, parmi lesquelles se trouvent souvent de précieuses antiques; d'ouvrages de filogramme, comme des pendants d'oreilles, & de chaînes d'argent, terminées par des croissans: les plus hupées se croyent assez parées. Quelques-unes y mettent encore des verres colorés, montés en argent. Les pauvres portent ce bonnet sans ornemens, ou garni seulement de coquillages étrangers, de boules de verres enfilées, ou de quelques pièces rondes d'étain, un principal mérite de ces bonnets, & par quoi les plus élégantes *Morlaques* montrent leur bon goût, c'est celui de fixer les yeux par le brillant des ornemens,

T. Wocher del.



& de faire du bruit au moindre mouvement de tête. Dans quelques endroits, elles plantent ſur ces bonnets, des houpes de plumes teintes, qui reſſemblent à deux cornes; dans d'autres elles y mettent des pannaches de verre filé, ou des bouquets de fleurs artificielles, achetées dans les villes maritimes. On voit, dans cette variéte dornemens fantaſques & barbares, percer quelquefois une étincelle de goût & de génie.

Leurs chemiſes, déſtinées pour les jours de fête, ſont brodées en ſoye rouge, ſouvent même en or. Elles travaillent elles-mêmes ces chemiſes en menant paître les troupeaux; & l'exactitude, avec laquelle elles font cette broderie, en marchant & ſous métier, eſt réellement ſurprenante. Ces chemiſes ſe ferment au cou par deux crochets, nommés *Maite*, & elles ſont ouvertes ſur la poitrine comme celles des hommes.

Tant les femmes que les filles, portent des colliers de verres, en couleurs mêlées d'une maniere barbare; elles changent leurs doigts d'une quantité de bagues de laiton, ou d'argent, & leurs poignets de braſſelets, de cuir couverts de lames détain ou d'argent ſelon leurs facultés. Elles ne connoiſſent pas les corps, & ne mettent jamais dans leurs corſets, brodés ou garnis de verre enfilé ou de coquil-

lages, ni fer ni baleine. Où ce corſet ſe joint à la jupe, elles portent une large ceinture, tiſſue de laine en couleur, ou faite de cuir ornée de plaques d'étain. Cette jupe eſt garnie, encore, à ſes bords de coquillages, & s'appelle *Modrina*, puiſqu'elle eſt toujours d'un bleu foncé nommé *Modro.* Leurs Robes, ou *Sadak*, de ſerge comme la jupe deſcend juſqu'au gras de jambes, & on la borde d'écarlate. Les bas des filles ſont toujours rouges, & leurs ſouliers, ou *Opanké*, ſemblables à ceux des hommes, ſont compoſés d'un ſemelle de cuir crud, avec un deſſus de bandelettes entrelacées de peau de mouton, appellées *Oputé.* Elles lient ces brandelettes au-deſſus de la cheville du pied, de maniere que cette chauſſure reſſemble au brodequin des anciens. Quelque riche que ſoit une famille, on n'y permet pas aux filles de ſe ſervir d'autres ſouliers, mariées: elles peuvent quitter les *Opanke* & prendre des babouches, ou *Papuzzé*, à la mode des *Turques.*

Les filles cachent ſous le bonnet leurs cheveux treſſés : les femmes laiſſent tomber ces treſſes ſur la poitrine, & les nouent quelquefois ſous le menton; toujours elles y attachent, des verres, des médailles ou d'autres pièces de monnoye percées ſuivant la coûtume des *Tartares* & des *ſauvages de l'Amérique.*

Vocher del.



Une fille qui donne atteinte à ſa réputation riſque de ſe voir arracher ſon bonnet rouge, par le curé, en public dans l'égliſe, & d'avoir les cheveux coupés par quelque parent, en ſigne d'infâmie. Par cette raiſon, s'il arrive qu'une fille manque à ſon honneur, elle dépoſe volontairement les marques de ſa virginité, & quitte ſon pays natal.

§. XI.

Des mariages des MORLAQUES.

Il eſt très-commun chez cette nation, qu'un jeune homme, natif d'un endroit très-éloigné, faſſe la demande d'une fille. Ces mariages ſe traitent entre les viellards des familles intéreſſées, ſans que les époux futurs ſe ſoient jamais vus. La raiſon de ces recherches lointaines, n'eſt pas la rareté des filles dans le village ou dans les environs, mais le déſir de s'allier à une famille étendue & célèbre pour avoir produit des hommes courageux. Le père de l'époux, ou quelque parent âgé, vient demander la fille, ou plutôt une fille d'une telle maiſon, le choix n'étant pas à l'ordinaire déterminé d'avance. On lui montre toutes les filles de la maiſon, & il choiſit ſelon ſon goût, quoiqu'il reſpecte le plus ſouvent le droit d'aineſſe.

Rarement on refuſe une fille & l'on s'arrête peu à l'examen des circonſtance de celui qui la recherche. Souvent un *Morlaque* donne ſa fille à ſon propre valet ou à un ſimple laboureur, comme il étoit uſité du tems des patriarches. Tant on fait peu de cas des femmes dans ces contrées.

Elles jouiſſent néantmoins, dans ces occaſions, d'un droit, que le ſexe dans d'autres pays voudroit poſſéder, & auquel il pourroit prétendre avec juſtice. Quand on accorde la fille demandée, l'entremetteur du mariage va chercher l'époux & le mene chez ſa future, pour qu'ils apprennent à ſe connoître. Si les jeunes gens ſe plaiſent réciproquement, l'affaire eſt conclue. Dans quelques diſtricts, la fille, avant de donner ſa parole, va voir la maiſon & la famille du prétendant, & elle a la liberté de rompre le contract, toutes les fois que les perſonnes ou l'habitation lui déplaiſent. Si elle en eſt contente? elle retourne dans la maiſon paternelle, ou le futur, avec ſes parens & les amis de ſa famille, l'accompagnent.

Le tems fixé pour les nôces étant arrivé, l'époux aſſemble ſes parens les plus diſtingués, qui ainſi réunis, s'appellent *Svati*, qui bien montés & bien ajuſtés, vont enſemble à la maiſon de l'épouſe. L'ornement diſtinctif d'un homme invité aux nôces, eſt un panache de

queue de Paon, planté ſur le bonnet. Toute la compagnie eſt bien armée, pour pouvoir repouſſer les attaques ou les embûches de ceux qui voudroient troubler la fête.

Dans les anciens tems, de telles ſurpriſes étoient à craindre : alors, comme on peut voir par les chanſons héroïques de la nation : les prétendants à la main d'une fille, tâchoient de mériter la préférence par des actions courageuſes, ou par des preuves d'âgileté, d'adreſſe, & de vivacité d'eſprit. Dans un ancien poëme ſur les nôces du *Vojvode* JANCO *de Sebigne*, qui étoit contemporain du fameux GEORGE STRATIOTICH ſurnommé *Scanderbeg*, les frères d'une certaine JAGNA de *Temeſwar*, qu'il avoit demandée en mariage, propoſerent à ce JANCO, après l'avoir enyvré, des jeux, avec l'alternative de lui donner leur ſœur s'il gagnoit, ou de le tuer s'il perdoit. „ En premier lieu ils produiſirent une lance, dont „ la pointe perce une pomme, & lui dirent „ d'un air gracieux : JANCO, avec une flêche tu „ dois abattre cette pomme, ſi tu manques „ ton coup, tu ne rapporteras pas ta tête ; & „ tu n'emmeneras pas l'aimable épouſée " (*) ?

(*) Ce poëme ne paſſe pas pour être exactement conforme à la vérité hiſtorique : mais il ſert, au moins à faire

Un autre jeu proposé, étoit de franchir d'un seul sault neufs chevaux placés l'un à côté de l'autre : le troisième, de reconnoître sa future, entre neuf filles voilées. Janco, brave guerrier, mais peu habile dans ces joûtes galantes, mit à sa place un de ses neveux, comme l'usage de son siècle lui permettoit de faire. Le moyen par lequel ZÉCULO, ce neveu de JANCO, devina l'épouse promise à son oncle, mérite d'être rapporté, au risque d'allonger cette digression. Sur son manteau, étendu par terre, il jette une poignée de bagues d'or, & s'adressant aux neuf voilées, il dit : „ Approche, „ ramasse les bagues, aimable enfant, toi qui „ ès déstinée à JANCUS. Si une autre ose étendre „ sa main, d'un seul coup de sabre, je lui „ tranche la tête & le bras ensemble. Toutes „ reculerent avec effroi : mais l'amante de „ Janco ne recula pas ; elle ramassa les bagues, „ & en para ses mains blanches". Ce ZÉCULO avoit, en vérité, un talent particulier pour reconnoître les masques.

Celui, qui après ces épreuves, étoit refusé tâchoit de se dédommager par la force d'une, préference, accordée à un autre, & qu'il

---

connoître les mœurs du tems, & le caractère de la nation.

croyoit injuste : d'où résultoient de sanglantes querelles. Sur les tombeaux des anciens *Slaves*, qu'on trouve encore dans les forêts & dans des lieux déserts de la Morlachie, on voit beaucoup de grossiers bas-reliefs qui représentent de tels combats. (*)

On conduit à l'église l'épouse voilée, au milieu des *Suati* à cheval. Après la cérémonie de la bénédiction, on la ramene à la maison de son père, ou à celle de son époux, si elle est peu éloignée, parmi les décharges d'armes à feu, & parmi des cris de joye & des témoignages d'une allegresse barbare. Pendant la marche, & pendant le repas, qui commence aussi-tôt après le retour de l'église, chacun des *Soati* exerce une fonction particulière. Le *Parvinaz* les précéde tous, & chante à quelque distance. Le *Bariactar* fait flotter un étendart de soye, attaché à une lance, dont la pointe est garnie d'une pomme : aux nôces des gens de distinction, on voit trois ou quatre

(*) Il se trouve de ses tombeaux principalement dans les bois entre *Gliubuski* : & *Vergoraz*, sur les bords du *Trébisat*, un peu loin de l'ancien chemin militaire, qui conduit de *Salona* à *Narona*. On en voit beaucoup encore à *Lovrech*, à *Cista*, à *Mramor*, entre *Scign* & *Imoski*. Il y en a un isolé à *Dervenich* en *Primorjé*, appellé *Costagnichia-Greb* ; comme aussi à *Zakuçaz*, qu'on dit érigé sur le lieu même du combat.

de ces *Bariaċtars*. Le *Stari-Svat* eſt le principal perſonage de la nôce, & cette dignité ſe donne toujours à l'homme le plus conſidéré parmi les parens. Le *Stachés* reçoit les ordres du *Stari-Svat*. Les deux *Divéri*, deſtinés à ſervir l'épouſe, doivent être les frères de l'époux. Le *Kuum* fait les fonctions de parrain, & le *Komorgia*, ou *Sekſana*, celles de gardien de la dot. Un *Chiaus* porte la maſſe, & range la marche comme un maître de cérémonie; il chante à haute voix : *Breberi*, *Davori*, *Dobra-Srichia*, *Jara*, *Pico*; noms des anciennes divinités tutelaires de la nation. Le *Buklia* eſt l'échanſon de la nôce, en voyage comme à table. Ces charges ſe doublent ou ſe triplent ſuivant l'importance ou les beſoins d'une compagnie nombreuſe.

Le repas du premier jour ſe donne quelquefois dans la maiſon de l'épouſe : mais plus ſouvent dans celle de l'époux, où ſe rendent les *Svati* immédiatement après la bénédiction du mariage. Trois ou quatre hommes à pieds, précédent, en courant, le cortège, & le premier arrivé reçoit pour prix de ſon agilité une *Mahrama*, eſpèce d'eſſuye-main brodé aux deux extrêmités. Le *Domachin*, ou le chef de la maiſon, va à la rencontre de ſa belle-fille, à laquelle, pendant qu'elle eſt encore à cheval, on préſente un enfant, pris

dans la famille ou chez les voisins, pour le caresser. Avant d'entrer dans la maison, elle se met à genoux, & baise le seuil de la porte: Sa belle mère, ou quelqu'autre femme de la parenté, lui met alors en main un crible, rempli de grains, & de mênus fruits, comme noix & amandes, qu'elle doit répandre sur les *Svati*, en les jettant derriere elle par poignées. Ce jour l'épouse ne mange pas avec les parens; mais à une table particulière avec le *Stachés* & les deux *Divéri*. L'époux s'assoit à la table des *Svati*: mais pendant ce jour, consacré à l'union conjugale, il n'ose rien couper ni délier: c'est au *Kuum* à lui découper le pain & les viandes. L'office du *Domachin* est d'inviter à boire, & le *Stari-Svat*, en faveur de sa dignité, doit répondre le premier à cette invitation. A l'ordinaire le tour de la *Bukkàra*, espèce de coupe de bois d'une grande capacité, commence par des vœux pour la prospérité de la foi, ou par des santés adressées aux noms les plus respectables.

Dans ces repas règne, au reste, l'abondance la plus excessive, à laquelle contribuent aussi les *Svati*, dont chacun apporte sa part des provisions. On commence le dîner par le fruit & le fromage, & on le finit par la soupe, d'une maniere précisément opposée à nos

usages. Parmi les viandes, entassées avec prodigalité, se trouvent des chèvreaux, des agneaux, de la volaille, & quelquefois du gibier: mais on sert rarement du veau, & jamais peut-être chez les Morlaques, qui n'ont pas adopté des mœurs étrangeres. Cette aversion pour le veau vient des tems les plus reculés, & déjà *St. Jerome* en fait mention. (*) Un auteur, né en *Bosnie* & vivant au commencement du siècle passé, POMCO MARNAWICH dit: „ que jusqu'à son tems les Dalmates, „ préservés de la contagion des vices étran- „ gers, s'abstiennent du veau comme d'une „ nourriture immonde". (**). Si les femmes de la parenté sont invitées à un tel festin, suivant un usage généralement établi, elles mangent en particulier, & jamais à la table des hommes.

L'après-dînée se passe en jeux d'esprit ou d'adresse, à danser, ou à chanter d'anciennes chansons. Après le souper, les trois invitations solemnelles à boire finies, le *Kuum* mene

---

(*) At in nostra provincia scelus putant vitulos devorate. HIERONIM. *contra Jovin.*

(**) Ad hanc diem Dalmatæ, quos peregrina vitia non infecere, ab esu vitulorum, nonsecus ac ab immunda esca, ab horrent. MARNAV. *de Illyrico.*

mene l'époux dans la chambre nuptiale, qui eſt toujours ou la cave, ou l'étable ordinaire des beſtiaux. A peine y arrivé, il fait ſortir le *Stachés* & les deux *Divéri*, & reſte ſeul avec les deux conjoints. Si un meilleur lit, que la paille, s'y trouve, il les y conduit; & après avoir ôté la ceinture à la fille, il oblige les époux à ſe déshabiller réciproquement. Autrefois l'uſage vouloit que le *Kuum* déshabillat l'épouſe en entier, & en vertu de cet uſage, ce père ſpirituel conſerve le privilège de la baiſer dans toutes les occaſions: privilège, agréable peut-être au commencement, mais qui, avec le tems, devient ſurement onéreux. Quand les époux ſont déshabillés, le *Kuum* ſe retire, & écoute à la porte, s'il y en a une. Il annonce l'événement par un coup de piſtolet, auquel les *Svati* répondent par une décharge de leurs fuſils. Si l'époux n'eſt pas content de l'état, où il a trouvé ſa jeune femme, la fête eſt troublée. Nos *Morlaques* cependant ne font pas autant de bruit d'un tel accident que n'en font les habitans de l'*Ukraine*, quoique ces deux nations conviennent d'ailleurs aſſez dans l'habillement, dans les uſages, dans le dialecte & même dans l'ortographe. Les *Mals-Ruſſes* promenent le lendemain en triomphe la chemiſe de la nouvelle mariée, & maltraitent

brutalement la mère, si la vertu de la fille est suspectée. Un des outrages qu'ils font à un telle gardienne peu exacte, s'est de lui donner à boire dans un gobelet percé au fond (*).

Pour punir le Stachés & les deux Divéri, d'avoir abandonné la fille confiée à leurs soins, on les fait boire des rasades copieuses, avant de les admettre de nouveau dans la compagnie des *Svati*. On consomme dans les occasions une quantité prodigieuse de *Rakia*, ou d'eau de vie. Le jour suivant la jeune femme dépose le voile & le bonnet, & assiste, la tête couverte, au repas des *Svati* : où elle est obligée d'écouter les équivoques les plus grossieres, & les plus mauvaises plaisanteries, que les convives yvres, secouant dans ces occasions le joug de la décence, se croyent permis de lui adresser.

Ces fêtes, nommées *Zdrave* par les anciens *Huns*, s'appellent *Zdravizze* chez les *Morlaques*: d'où dérive le mot Italien *Stravizzo*, festin ou régal. Elles durent trois, six, ou huit jours, & quelquefois davantage, suivant les moyens ou l'humeur prodigue de la famille

(*) Ces coûtumes sont assez générales par toute la Russie.

qui les donne. Dans ces jours d'allegresse, la jeune femme fait des profits considérables, qui composent à peu près tout son petit pécule : car elle n'a pour dot que ses habits & une vache ; il arrive même souvent que son père, au lieu de la doter, exige une somme de l'époux. Tous les matins elle présente de l'eau à ses hôtes, dont chacun après s'être lavé les mains, est obligé de jetter dans le bassin une pièce d'argent: aussi est-il juste qu'ils payent celle qui les engage à remplir un devoir de propreté qu'ils oublient d'observer à l'ordinaire pendant plusieurs mois. Il est permis à la jeune femme de faire des tours de malice aux *Svati :* comme de cacher leurs *Opanké*, leurs bonnets, leurs couteaux, ou d'autres choses de premiere nécessité ; qui sont forcés alors de les racheter avec une somme d'argent, déterminée par la compagnie. Outre ces contributions, ou volontaires ou extorquées, chaque convive, suivant l'usage établi, doit encore faire un présent à l'épouse, qui le dernier jour des *Zdravizze*, leur offre à son tour quelques petites galanteries. Le *Kuum* & l'époux les portent, sur leurs sabres nus, au *Domachin ;* qui les distribue aux *Svati*, en observant les rangs : ces petits présens consistent à l'ordinaire, en chemises,

en mouchoirs, en serviettes, en bonnets, ou en bagatelles de peu de valeur.

Les cérémonies des noces, sont à peu près entiérement les mêmes, dans toute la vaste contrée occupée par les *Morlaques*: les habitans des isles, & ceux des villages des côtés de l'*Istrie* & de la *Dalmatie*, les observent aussi, en n'y mettant que peu de variations. Parmi ces variations, il en est une digne d'être remarquée, qui s'observe dans l'isle *Zlarine* près de *Sebenico*. Dans le moment, où l'épousée est prête à suivre son mari dans sa chambre, le *Stari-Svat*, qui à l'ordinaire se trouve yvre, doit abatre d'un seul coup de sabre la guirlande de fleurs qu'elle porte sur la tête. Dans le village de *Novaglia*, situé dans l'*isle de Pago*, au *Golfe de Quarnaro*, règne une coûtume plus comique & moins dangereuse, quoique également sauvage & brutale. Quand un jeune homme est sur le point d'emmener sa promise, le père & la mère, en lui remettant leur fille, lui font, avec une exagération grotesque, le détail de ses mauvaises qualités. „ Puisque tu veux l'avoir absolument, sache „ quelles ne vaut rien, qu'elle est obstinée, „ capricieuse &c". L'époux se tournant alors vers elle lui dit: „ vous êtes faite ainsi? je „ je rangerai bien votre tête". Il accompagne ces paroles de gestes menaçans, & en faisant

ſemblant de la battre, afin que ſon procédé ne ſoit pris pour une vaine cérémonie, il lui donne ſouvent des coups réels. En général les femmes *Morlaques*, comme les inſulaires, excepté les femmes des villes, ne paroiſſent pas fâchées de recevoir des coups de bâton de leurs maris, & quelquefois même de leurs amants.

Dans les environs de *Dernïſa*, la nouvelle épouſe eſt obligée, pendant la premiere année de ſon mariage, de baiſer tous les hommes de ſa nation & de ſa connoiſſance, qui viennent dans ſa maiſon. Cette année écoulée, elles ſont diſpenſées de cette ſalutation, comme ſi la malpropreté inſuportable, à laquelle elles s'abandonnent en peu de tems, les rendit indignes de faire de telles politeſſes. Cette malpropreté eſt peut-être, en même tems, la cauſe & l'effet de la manière humiliante, avec laquelle les maris & les parens les traitent. Quand les hommes nomment une perſonne du ſexe devant des gens reſpectables, ils ſe ſervent toujours de la formule, uſitée auſſi parmi nos payſans quand ils nomment leur bêtail, ſauf votre reſpect. Le plus poli Morlaque en parlant de ſa femme, dit: *da proſtite*, *moya xena*, pardonnez-moi, ma femme. Ceux en petit nombre, qui poſſedent un mauvais chalit, où ils dorment ſur la paille,

n'y souffrent jamais leur femme, qui est obligée de coucher sur le plancher. J'ai couché souvent dans les cabanes des *Morlaques*, & j'ai été témoin de ce mépris universel qu'ils marquent au sexe. Mais si les femmes, dans ces endroits où elles sont ni belles ni aimables, paroissent mériter un tel mépris, il leur fait perdre cependant encore le peu de dons qu'elles avoient reçues de la nature.

L'état de ces femmes, dans leurs grossesses & dans leurs accouchemens, passeroit pour un miracle dans les autres pays, où la vie molle du sexe le rend si sensible. Une *Morlaque*, quand elle est enceinte, ne se ménage point, ni à l'égard de la nourriture, ni du travail, ni de la fatigue d'un voyage. Souvent elle accouche seule, au milieu des champs, loin de toute habitation : elle ramasse alors son enfant, le va laver à la premiere eau qu'elle trouve, le porte chez elle, & reprend le lendemain ses occupations accoûtumées ; même celle de mener paître les troupeaux. Quand l'enfant nait dans la maison paternelle, on ne laisse pas, suivant l'usage immémorial de la nation, de le laver dans l'eau froide : de sorte que les *Morlaques* peuvent dire comme les anciens habitans d'Italie :

Durum à stirpe genus, natos ad flumina primum
Deferimus, sævoque gelu duramus & undis.

Aussi les bains froids ne produisent-ils pas à ces enfans de mauvais effets, comme le croyent ceux qui désaprouvent la coûtume des Ecossois & des Irlandois comme préjudiciable aux nerfs, & qui attribuent à la superstition les immersions usitées chez les anciens *Germains*. (*).

On enveloppe ces petites créatures de misérables haillons, & après les avoir soignés dans cet état, au plus mal possible, pendant trois à quatre mois, on les laisse se trainer à genoux, tant dans la maison qu'en pleine campagnes. Par ce moyen ils acquierent, avec l'habitude de marcher de bonne heure, encore cette force & cette santé robuste, dont jouissent les *Morlaques*, & qui les rend capables d'affronter les neiges & les froids les plus violens sans couvrir la poitrine. Les mères allaitent leurs enfans, jusqu'à ce qu'une nouvelle grossesse les force de cesser: & si elles ne redevenoient enceintes pendant quatre ou

(*) V. Mém. de la Soc. Econom. de Berne. A. 1764. p. 111.

ſix ans, elles continueroient à les nourrir de leur lait. Cette coûtume rend croyable ce qu'on dit de la longueur de leurs mamelles, qui leur rend poſſible d'allaiter les enfans derriere le dos, ou par-deſſous les bras.

Ils mettent tard la culotte aux garçons, qu'on voit communément à l'âge de 14. à 15. ans courir encore couverts d'une ſimple chemiſe, qui leur va juſqu'aux genoux. Cette coûtume s'obſerve ſur-tout vers les confins de la *Boſnie*, à l'imitation de celle des ſujets de la *Porte*, qui avant d'avoir la culotte ne payent point de Karaz ou de capitation. Avant cette époque on regarde les garçons comme des enfans, incapables de travailler & de gagner leur vie.

A l'occaſion d'un accouchement, & principalement du premier, tous les parens & amis de la famille, envoyent des préſens de choſes comeſtibles, & avec ces préſens on fait un ſouper appellé *Bàbine*. Les accouchées n'entrent dans l'égliſe qu'après quarante jours écoulés, & après avoir été purifiées par la bénédiction du prêtre.

Les enfans des *Morlaques* paſſent leur bas âge dans les bois, à garder les troupeaux. Dans ce loiſir & dans cette ſolitude, ils s'occupent de travaux en bois, qu'ils exécutent avec un ſimple coûteau. On voit chez eux des taſſes

& des ſifflets de cette matière, ornés de bas-reliefs ſinguliers, qui ne manquent pas de mérite, & qui prouvent la diſpoſition de cette nation à faire des progrès dans les arts.

§. XII.

Des Alimens des MORLAQUES.

Le lait, préparé de toute maniere, eſt la nourriture la plus commune des *Morlaques*. Ils l'aigriſſent avec du vinaigre, & il en réſulte une eſpèce de caillé extrêmement rafraichiſſant. Le petit lait, qu'ils en ſéparent, eſt leur boiſſon la plus agréable, qui ne déplait pas non plus à un palais étranger. Avec du fromage frais, frit dans du beurre, ils font leur meilleur plat, quand ils veulent régaler un hôte inattendu. Ils ne ſe ſervent guères de pain préparé à notre maniere: mais de galettes (*), pétries de farine de millet, d'orge, de mays, de ſorgo, & de froment s'ils ſont en état d'en acheter; ils cuiſent ces galettes journellement ſur la pierre de l'âtre.

(*) Ils les appellent *Pogaccie*, nom emprunté de l'Italien, *Fogaccia*, en prononçant la lettre F ſuivant l'uſage des anciens *Eſclavons*.

Les choux aigres, dont ils ſont la plus grande proviſion poſſible, avec les racines & les herbes comeſtibles, qui ſe trouvent dans les bois & dans les champs, leur fourniſſent une nourriture ſaine & peu couteuſe. Mais après les viandes roties, pour leſquelles ils ont une véritable paſſion, l'ail & les échalottes ſont pour eux les mets les plus délicieux. Un *Morlaque* s'annonce, déjà de loin, aux nez non accoûtumés à cette odeur, par les exhalaiſons de ſon aliment favori. Je me ſouviens d'avoir lu quelque part, que STILPON, repris pour être entré, contre la défenſe, dans le temple de Céres après avoir mangé de l'ail, répondit : „ donnez-moi quelque choſe de „ meilleur, & je ne mangerai plus d'ail ". Les *Morlaques* n'accepteroient pas cette condition, qui même ne leur feroit pas peut-être avantageuſe. Il eſt probable, que l'uſage journalier de ces végétaux corrige en partie la mauvaiſe qualité des eaux des réſervoirs fangeux & des ruiſſeaux marécageux, dont les habitans de pluſieurs cantons de la *Morlachie* ſont néceſſités, pendant l'été, de faire leur boiſſon ordinaire. Ces végétaux contribuent peut-être auſſi à maintenir ce peuple ſain & robuſte. On trouve en effet parmi eux un grand nombre de vieillards frais & vigoureux, & je ſerois tenté d'en faire encore un

mérite à l'ail, quoiqu'en puiſſe dire HORACE. Il m'a paru étrange, que les *Morlaques*, qui font une ſi grande conſommation d'ail, d'oignons & d'échalottes, ne plantent pas ces végétaux dans leur vaſtes & fertiles campagnes, & que, par cette négligence, ils ſe voyent obligés d'en acheter tous les ans pour pluſieurs milliers de ducats des laboureurs des environs d'*Ancona* & de *Rimini*. Ce ſeroit une contrainte ſalutaire que de les forcer à de telles plantations: ſi je ne craignois pas m'expoſer au ridicule, je propoſerois un moyen de leur épargner des ſommes conſidérables, c'eſt celui de les encourager à des cultures de cette eſpèce par des récompenſes: moyen par lequel on obtient tout du laboureur.

Un des derniers gouverneurs de la *Dalmatie*, animé d'un zèle patriotique, introduiſit dans cette province la culture du chanvre, qui cependant ne ſubſiſte plus avec la même vigueur. Quelques *Morlaques*, convaincus par l'expérience des avantages de cette culture, la continuent néanmoins, & ne dépenſent plus autant pour les toiles étrangeres, dont ils fabriquent chez eux une partie. Pourquoi ne pourroient-ils pas tous reprendre le déſir de cultiver une plante qui eſt devenue pour eux un beſoin de premiere néceſſité?

La vie frugale & laborieuſe des habitans de la *Morlachie*, jointe à la pureté de l'air qu'ils reſpirent, font qu'il s'y trouve, ſur-tout dans les montagnes, un grand nombre de gens qui parviennent à un âge très-avancé. Comme ils ignorent cependant à l'ordinaire le tems précis de leur naiſſance, je ne voudrois pas chercher parmi eux un ſecond DANDO. (*). Je crois pourtant avoir remarqué un bon vieillard qui pourroit faire pendant au célèbre PARR.

§. XIII.

Des meubles, des Cabanes; de l'habillement & des armes des MORLAQUES.

Les Morlaques aiſés ſe ſervent, au lieu de matelats, de couvertures groſſières, qui leur viennent de la *Turquie*: rarement un richard parmi eux a un lit comme les nôtres; il eſt peu commun même de voir un bois de lit travaillé groſſièrement, dans lequel ils dorment ſans draps & ſans matelats, entre leurs couvertures Turques. Le lit de preſque tous eſt

---

(*) Alexandre Cornelius memorat Dandonem Illyricum D. annos vixiſſe Plin. 7. c. 48.

la terre nue, couverte, tout au plus, d'un peu de paille, où ils étendent leur grosse couverture, dans laquelle ils s'enveloppent entiérement. En été ils aiment dormir dans une cour en plein air, & cette coûtume est sans doute le moyen le plus sûr de se délivrer des insectes domestiques.

Dans leurs cabanes ils ont peu de meubles, & simples, tels comme doit les avoir un peuple de bergers & de laboureurs, qui dans ces arts même est si peu avancé. Si la maison d'un Morlaque a un galetas, & si elle est couverte d'ardoise ou de tuile, les travées servent de garderobe à la famille qui alors est censée vivre d'une maniere magnifique : dans ces maisons brillantes même, les dames couchent sur le plancher. Je les ai vues quelquefois moudre jusqu'à minuit, en chantant à haute voix des chansons tout-à-fait diaboliques, dans la même chambre où je devois coucher, & au milieu de dix ou douze personnes étendues par terre, & qui, malgré cette musique dormoient d'un profond sommeil.

Dans les endroits éloignés de la mer & des villes, les maisons des *Morlaques* ne sont que de pauvres cabanes, couvertes de paille ou de bardeau, appellé *Zimblé* ; couverture usitée sur-tout dans les montagnes, où l'on manque d'ardoise, & où il est à craindre que

les vents, en découvrant la cabane, n'enséveliſſent les habitans ſous les ruines du toit. Le bêtail vit dans le même bâtiment, & n'eſt ſéparé de ſes maîtres que par une ſimple cloiſon de baguettes entrelacées, enduite de boue ou de bouſe de vache: les murs de la cabane ſont encore de la même matière, ou compoſés de groſſes pierres poſées à ſec les unes ſur les autres.

Au milieu de la cabane ſe trouve le foyer, dont la fumée ſort par la porte, le ſeul endroit par où elle puiſſe s'échapper. Par cette raiſon ces miſérables demeures ſont toutes noires & vernies de ſuye: tout y ſent la fumée, même le lait dont ſe nourriſſent les Morlaques, & qu'ils offrent volontiers aux voyageurs. Les perſonnes & leurs habits contractent la même odeur empeſtée. Pendant la ſaiſon froide, la famille ſoupe autour du foyer, & chacun s'endort au même endroit, où aſſis à terre il avoit mangé. Quelques cabanes ſont garnies de bancs. Au lieu d'huile, ils brûlent du beurre dans leurs lampes: le plus ſouvent cependant ils s'éclairent la nuit avec des copeaux de ſapin, dont la fumée noircit étrangement leurs viſages. Rarement un *Morlaque* aiſé habite une maiſon, bâtie à la manieres des *Turcs*, ou meublée à la nôtre: les plus riches vivent à l'ordinaire en ſauvages. Malgré la pauvreté

& la ſaleté de ces habitations, ce peuple n'y ſouffre aucune de ces immondices, que nous gardons quelques fois longtems dans nos chambres. Dans ces contrées, perſonne, ni homme ni femme, quoique malade, pourroit ſe réſoudre à aller à ces néceſſités dans ſa propre cabane; on porte, dans les cas d'un tel beſoin, les mourans même, en plein air. Si un étranger, par mépris ou par ignorance, s'aviſoit de ſalir de cette maniere la plus chétive habitation, il riſqueroit la vie, ou au moins de recevoir ſolemnellement la baſtonnade.

L'habillement des hommes eſt ſimple & économique. Ils ſe ſervent, comme les femmes, d'*Opanké* en guiſe de ſouliers: ils ſe chauſſent d'une eſpèce de brodequin tricoté, nommé *Navlakaza*, qui au-deſſus de la cheville du pied ſe joint à l'extrêmité de la culotte, par laquelle le reſte des jambes eſt couvert. Cette culotte, faite d'une groſſe ſerge blanche, ſe lie aux hanches par un cordon de laine, qui la ſerre comme un ſac de voyage. La chemiſe entre peu dans cette culotte. Sur la chemiſe ils portent un pourpoint, appellé *Jacerma*, & en hyver ils mettent encore par-deſſus un manteau de gros drap rouge, qu'ils nomment *Kabaniza*, ou *Japungia*. Leur tête ſe couvre avec un bonnet, ſurmonté d'une eſpèce de Turban cilindrique, appellé *Kalpak*. Ils ſe

rafent la tête, & ne laiffent fubfifter qu'un petit toupet de leurs cheveux, à la mode des *Polonois* & des *Tartares*.

Ils fe ceignent les reins avec une écharpe rouge, de laine ou de foye tiffue à mailles. Entre cette écharpe & la culotte ils placent leurs armes, en arriere un ou deux piftolets; en avant un énorme couteau, nommé *Hanzar*, enfermé dans une gaine de laiton, ornée de fauffes pierreries. Ce *Hanzar* eft fouvent affuré par une chaîne de laiton, qui tourne autour de l'écharpe. A la même place ils mettent un cornet, garni d'étain, dans lequel ils tiennent la graiffe néceffaire pour garantir leurs armes de l'humidité, ou pour fe guérir eux-mêmes, quand chemin faifant ils fe meurtriffent les pieds. De l'écharpe pend auffi une bourfe, deftinée à contenir un briquet, & le peu d'argent qu'ils peuvent avoir. Le tabac à fumer fe conferver encore dans l'écharpe, enfermé dans une veffie féche. Ils tiennent la pipe fur les épaules, laiffant la tête dehors, & paffant le tuyau entre la chemife & la peau nue. Quand un *Morlaque* fort de chez lui il porte toujours fon fufil fur l'épaule.

Les chefs de la nation font vêtus avec plus de magnificence. On peut juger du goût de leurs habits par le portrait de mon bon hôte, le *Vajvode* PERVAN *de Courrich*. (p. IV.)

§. XIV.

§. XIV.

De la poësie, de la musique, des danses & des jeux des MORLAQUES.

Dans les assemblées champêtres, qui se tiennent à l'ordinaire dans les maisons où il y a plusieurs filles, se perpétue le souvenir des anciennes histoires de la nation. Il s'y trouve toujours un chanteur, qui accompagne sa voix d'un instrument, appellé *Guzla*, monté d'une seule corde, composée de plusieurs crins de cheval entortillés. Cet homme se fait entendre en repetant, & souvent en raccommodant, les vieilles *Pismé*, ou chansons. Le chant héroïque des *Morlaques* est extrêmement lugubre & monotone. Ils chantent encore un peu du nez, ce qui s'accorde, il est vrai, assez bien avec le son de l'instrument, dont ils jouent. Les vers des plus anciennes chansons, conservées par la tradition, sont de dix syllabes & sans rime. Les poësies abondent en expressions fortes & énergiques; mais on y apperçoit à peine quelques lueurs d'une imagination vive & heureuse. Elles font cependant une impression singuliere sur l'ame des auditeurs, qui peu à peu les apprennent par cœur. J'en ai vu soupirer & pleurer aux passages, qui ne m'avoient aucunement

afecté. La valeur des paroles *Illyriennes*, mieux entendue des Morlaques, produit peut-être cet effet: ou, ce qui eſt plus probable encore, leur eſprit ſimple & peu cultivé, eſt remué par les impulſions les plus foibles. La ſimplicité & le déſordre, qu'on trouve réunis dans les poëſies des *Troubadours Provençaux*, forment auſſi le caractère diſtinctif des contes poëtiques des *Morlaques*. Il s'en trouve néanmoins dont le plan eſt aſſez régulier : mais le lecteur, ou l'auditeur, eſt toujours obligé de ſuppléer, par ſa penſée, au défaut des détails, néceſſaires à la préciſion, & ſans leſquels une narration, en vers ou en proſe, paroîtroit monſtrueuſe aux nations éclairées de l'Europe.

Je ne ſuis pas parvenu à découvrir de ces poëſies, dont l'antiquité bien conſtatée remonte au de-là du quatorziéme ſiècle. La cauſe de la perte des plus anciennes, eſt apparemment la même que celle qui fit diſparoître tant de livres Grècs & Latins, dans les tems de la barbarie réligieuſe. Je ſoupçonne, qu'on en pourroit trouver de plus ancienne datte chez les *Méredites*, & chez les habitans des *montagnes Clémentines*, peuples ſéparés entiérement des autres nations, & qui menent une vie purement paſtorale. Mais, qui ſe flattera de pénétrer impunément juſqu'à ces peuplades

ſauvages & intraitables ? Je me ſens aſſez de courage pour entreprendre une telle expédition ; non ſeulement pour chercher de ces anciennes poëſies, mais encore pour étudier l'hiſtoire naturelle de ces contrées totalement inconnues, & qui renferment peut-être encore les plus précieux monumens des Grècs, & des Romains : mais trop d'obſtacles s'oppoſent à l'ordinaire à l'accompliſſement de tels deſirs.

J'ai traduit pluſieurs chanſons héroïques des *Morlaques*, & j'en joindrai une, qui m'a paru bien faite & intéreſſante, à cette lettre. Sans prétendre la comparer aux poëſies d'OSSIAN, je me flatte qu'on y trouvera au moins un autre mérite, celui de peindre la ſimplicité des anciens tems, & les mœurs de la nation. Le texte *Illyrien* mettra le lecteur en état de juger combien cette langue ſonore & harmonieuſe, négligée cependant par les peuples cultivés même qui la parlent, eſt propre à la muſique & à la poëſie. OVIDE, pendant qu'il vivoit parmi les *Slaves de la mer noire* (*), ne dédaigna pas de faire des vers dans leur

(*) Les Allemands : qui comptent OVIDE parmi leurs poëtes, ne ſeront pas contens de le voir ici du nombre des *Illyriens*. Si les *Getes* & les *Goths* ont été une même nation, ils auront raiſon. Car la langue des *Goths* étoit un dialecte de la *Teutonique*.

idiome, & y réuſſit juſqu'à l'admiration, & à acquérir l'amitié de ces ſauvages : quoique par un retour de l'orgueil Romain, il parut ſe répentir après, d'avoir profané de cette maniere les muſes Latines (*).

La ville de *Raguſe* a produit pluſieurs poëtes élégans, & même quelques femmes diſtinguées par le talent de faire des vers : le plus célèbre de ces poëtes eſt JEAN GONDOLA. Les autres villes des côtes & des isles de la *Dalmatie*, n'en manquerent pas non plus : mais le grand nombre d'*Italianiſmes*, introduit dans les dialectes de ces villes, y altère de plus en plus l'ancienne pureté de la langue. Les habiles gens dans cette langue & ſur-tout le plus ſavant entr'eux, l'Archidiacre MATHIAS SOVICH, trouvent le dialecte des *Morlaques* également barbare & rempli de mots & de façons de parler étrangeres (**). Celui des

(*) Ah ! pudet, & Gético ſcripſi ſermone libellum,
Structaque ſunt noſtris barbara verba modis.
Et placui (gratare mihi), cœpique poëtæ
Inter inhumanos nomen habere Getas.
OVID. *de Ponto. IV. Ep.* 13.

(**) Depuis mon retour, le ſavant, pieux & charitable Archidiacre SOVICH, eſt mort, emportant les regrets de tous les honnêtes gens de ſa nation. La mémoire de cet excellent homme, digne d'un meilleur ſort & d'une plus longue vie, ne doit ſe perdre parmi ces compatriotes s'ils

Bosniens, dont se servent aussi les Morlaques montagnards dans l'intérieur des terres, est à

---

chérissent leur honneur. Né à *Pétersbourg* au commencement de ce siècle, d'un père originaire de *Cherso* & attaché au service de PIERRE *le Grand*, il devint orphelin dans l'âge le plus tendre; mais il reçut une excellente éducation dans la maison de l'admiral *Zmajevich*. Après la mort de cet admiral, il fut ramené en Dalmatie par l'abbé CARAMAN, qui avoit été envoyé en Russie pour y chercher les connoissances nécessaires à la correction du Bréviaire *Glagolitique*. A la recommandation de MR. ZMAJEVICH, alors archévêque de *Zara*, le jeune SOVICH entra dans le séminaire *della Propaganda*. où il s'appliqua à la théologie & principalement à la lecture des manuscripts *Glagolitiques*. Il aida *Monsieur Caraman*, mort aussi depuis peu archévêque de *Zara*, dans la correction du Missel, & à écrire une apologie, qui ne vit pas le jour. Pour récompense de ses services, il obtint la place d'Archidiacre d'*Osero*, où il vêcut dans une retraite philosophique, partageant le peu qu'il possedoit avec les pauvres & avec ses amis. On l'appella plusieurs fois à Rome pour la correction du Missel: il y alla une seule fois & revint mécontent. Dans sa solitude il n'abandonnoit pas les études, comme le prouvent plusieurs manuscrits précieux de sa composition que j'ai vus entre ses mains. Parmi les productions de sa plume, doit se trouver un ouvrage fini: savoir la *Grammatica Slavonica de Meletius Smotrisky*, traduit en latin avec le texte à côté, purgée de superfluités, & enrichie d'observations à l'usage des jeunes Ecclésiastiques *Illyriens*. Cet ouvrage mérite d'autant plus de voir le jour, que la langue *Esclavone*, usitée dans les livres réligieux, & qu'on enseigne dans les séminaires de *Zara* & d'*Almisa*, n'a aucune grammaire bien faite, & que, après la mort de *Sovich*, il ne se trouve plus en *Dalmatie* personne, qui sache profondément cette langue.

mes oreilles plus harmonieux que le dialecte *Illyrien* des habitans des côtes. Mais revenons à nos chanſons.

Quand un Morlaque voyage par les montagnes déſertes, il chante, principalement de nuit, les hauts fait des anciens *rois & barons Slaves*, ou quelque aventure tragique. S'il arrive qu'un autre voyageur marche en même tems ſur la cime d'une montagne voiſine, ce dernier répéte le verſet chanté par le premier ; & cette alternative de chant continue auſſi longtems que les chanteurs peuvent s'entendre. Un long hurlement, conſiſtant dans un *Oh!* rendu avec des inflexions de voix rudes & groſſières, précéde chaque vers, dont les paroles ſe prononçent rapidement, & preſque ſans modulation qui eſt reſervée à la derniere ſyllabe, & qui finit par un roulement allongé, hauſſé à chaque expiration.

La poëſie ne s'eſt pas perdue entiérement chez les Morlaques, & ils ne ſont pas réduits à répéter uniquement les anciennes compoſitions. Il y a encore beaucoup de chantres, qui après avoir chanté, en s'accompagnant de la *Guzla*, quelque morceau antique, finiſſent par des vers compoſés à la louange de ceux qui les employent. Plus d'un Morlaque eſt en état de chanter, depuis le commencement à la fin, ces propres vers impromp-

tus, & toujours au ſon de la *Guzla.* Ils ne manquent pas d'écrire leurs poëſies, quand l'occaſion ſe préſente de tranſmettre à la poſtérité quelque évênement mémorable. La muſette, le flageolet, & un chalumeau de pluſieurs roſeaux, ſont encore les inſtrumens favoris de la nation.

Les chanſons nationales, conſervées par tradition, contribuent beaucoup à maintenir les anciennes coûtumes. De-là vient que leurs cérémonies, leurs jeux, & leur danſes tirent leur origine des tems les plus reculés. Leurs jeux conſiſtent preſque tous dans des preuves de force ou d'adreſſe: comme de ſauter plus haut, ou de courir plus vite, ou de jetter le plus loin une pierre qu'on peut ſoulever à peine. Les *Morlaques* danſent, au ſon de la voix ou de la muſette, leur danſe favorite appellée *Kolo*, ou cercle; qui change bientôt en celle qu'ils nomment *Skoſi-gori*, ou ſauts hauts. Tous les danſeurs, hommes & femmes, ſe tenant par la main, forment un rond, & commencent par tourner lentement. A méſure que la danſe s'anime, ce rond prend des figures différentes, & dégénere à la fin en ſauts extravagans, exécutés par les femmes même, malgré le déſordre qu'ils mettent dans leur habillement. Il eſt incroyable avec quelle paſſion les *Morlaques* aiment cette danſe ſau-

vages. Quoique fatigués par le chemin ou par le travail, quoique mal nourris, ils la danſent, & paſſent pluſieurs heures, ſans preſque prendre de repos, dans ce violent exercice.

§. XV.

De la médecine des MORLAQUES.

De ces bals s'enſuivent fréquemment des maladies inflammatoires. Dans un tel cas, comme dans d'autres, les *Morlaques* ſe guériſſent eux-mêmes, & n'appellent jamais un médecin, puiſque heureuſement il ne s'en trouve aucun parmi eux. Une bonne quantité de *Rakia*, ou d'eau-de-vie, eſt leur premiere potion médicinale : ſi la maladie ne s'amende pas, ils infuſent dans l'eau-de-vie une bonne doſe de poivre, on de poudre à canon, & ils avalent la mixture. Après quoi ils ſe couvrent bien ſi c'eſt en hyver ; ou, ſi c'eſt en été, ils s'expoſent, couchés ſur le dos, aux ardeurs du ſoleil, *afin*, comme ils diſent, *de ſuer le mal.* Ils ont contre la fièvre tierce une cure plus ſyſtématique. Le premier & le ſecond jour, ils prennent un gobelet de vin, dans lequel trempe une pincée de poivre : le troiſième & le quatrieme, ils doublent la doſe. J'ai vu

plus d'un Morlaque parfaitement remis par le moyen de cet étrange fébrifuge.

Ils guériſſent les obſtructions, en appliquant une grande pierre platte ſur le ventre du malade; & les rhumatiſmes par de violentes frictions, qui écorchent d'un bout à l'autre le dos du patient. Contre les douleurs de rhumatiſmes, ils employent encore une pierre rougie au feu, & enveloppée d'un linge mouillé. Pour reprendre l'appétit, perdu à la ſuite d'une longue fièvre, ils boivent copieuſement du vinaigre. Mais le dernier & principal remède, dont ils ſe ſervent, quand ils peuvent l'avoir, dans les cas les plus déſeſpérés, c'eſt le ſucre, dont ils mettent un morceau encore dans la bouche des mourans, pour qu'ils puiſſent paſſer dans l'autre vie avec moins d'amertume. Ils employent l'Ivette contre les douleurs des jointures, & appliquent fréquemment les ſangſues aux membres enflés.

Dans les endroits, où ſe trouve une ochre rougeâtre, on a la coûtume de mettre de cette terre ſur les bleſſures & ſur les contuſions: comme on fait auſſi en Bohème & en Miſnie, où cette terre abonde. GREISEL qui rapporte ce remède, a reconnu ſa vertu par ſa propre expérience, comme je l'ai expérimentée auſſi ſur moi en Dalmatie. Sans avoir étudié l'anatomie, les Morlaques ſavent très-bien remettre

les membres disloqués & fracturés : ils ſaignent habilement, avec un inſtrument, ſemblable à celui avec lequel on tire du ſang aux chevaux, ſans jamais cauſer ces accidens, qui ſuivent ſi ſouvent l'uſage de la lancette.

§. XVI.

Des funérailles des MORLAQUES.

Pendant qu'un mort reſte encore dans la maiſon, ſa famille le pleure déjà avec de véritables hurlemens, qui redoublent quand le prêtre vient le prendre. Dans ces momens de triſteſſe, les *Morlaques* parlent au cadavre, & lui donnent ſérieuſement des commiſſions pour l'autre monde. Après ces cérémonies on couvre le mort d'une toile blanche, & on le porte à l'égliſe, où recommencent les lamentations, & où les parentes du défunt & des pleureuſes louées, chantent ſa vie d'un ton lugubre. Quand il eſt enterré, tout le cortège funèbre, avec le curé de la paroiſſe, retourne à la maiſon du défunt, où, en mêlant les prieres avec la crapule, on fait un repas immodéré.

Pour marquer de l'affliction, les hommes ſe laiſſent croître la barbe pendant quelque tems : coûtume qui, comme pluſieurs autres

de ce peuple, approche de celle des Juifs. Un bonnet bleu ou violet eſt encore un ſigne de deuil. Les femmes s'enveloppent la tête d'un mouchoir bleu ou noir, & couvrent de noir tout ce qui eſt rouge dans leurs habillemens.

Pendant la premiere année, après l'enterrement d'un parent, les femmes *Morlaques* vont, au moins chaque jour de fête, faire de nouvelles lamentations ſur le tombeau, & y répandre des fleurs & des herbes odorantes. Si la néceſſité les force quelquefois de manquer à ce devoir, elle s'excuſent auprès du mort, en lui parlant comme s'il étoit vivant, & lui rendent compte des raiſons qui les ont empêchées de lui faire la viſite accoûtumée. Elles lui demandent des nouvelles de l'autre monde, & lui adreſſent ſouvent les queſtions les plus ſingulières. Tout cela ſe chante d'un ton lamentable & méſuré. Les jeunes filles, qui déſirent d'apprendre les belles manieres de la nation, accompagnent ſouvent ces femmes, & chantent avec elles des duets vraiment funèbres.

Voilà les obſervations que j'ai faites ſur les mœurs d'une nation juſqu'ici peu connue & mépriſée. Je ne prétends pas que ces détails, que j'ai ramaſſés dans une grande étendue de pays, & dans des endroits aſſez éloignés l'un de

l'autre, conviennent également à tous les villages de la Morlachie. Les différences cependant, qui pourroient s'y trouver, feront peu confidérables.

ARGUMENT
du poëme Illyrien fuivant.

Afan, capitaine Turc, eft bleffé dans un combat, & fa bleffure le met hors d'état de retourner dans fa maifon. Sa mère & fa fœur vont le vifiter dans le camp : mais fa femme, retenue par une pudeur qui nous paroîtra étrange, n'ofe pas y aller auffi pour voir fon mari. *Afan* prend cette délicateffe pour un défaut de fentiment de la part de fa femme, s'en fâche, & dans le premier mouvement de fa colère, il lui envoie une lettre de répudiation. On arrache cette tendre époufe & mère à cinq créatures touchantes, à fes enfans, dont le dernier eft encore au berceau, & elle les quitte avec la douleur la plus amere. A peine revenue dans la maifon de fon père, les principaux feigneurs du voifinage demandent fa main. Son frère, le *Begh Pintorovich*, l'accorde au *Cadi*, ou au juge d'*Imoski* : malgré les prieres de fa fœur défolée, qui aimoit toujours fon premier époux & fes enfans avec la plus vive tendreffe. Le cortège

nuptial, pour aller à *Imoski* devoit paſſer devant la maiſon d'*Aſan*, qui, guéri de ces bleſſures & revenu chez lui, ſe répent vivement de ſon divorce. Connoiſſant parfaitement le cœur de celle, qui avoit été ſon épouſe, il envoie à ſa rencontre deux de ſes enfans, auxquels elle fait des préſens, qu'elle avoit préparés pour eux. Alors *Aſan* lui-même fait entendre ſa voix en rappellant ſes enfans, & en ſe plaignant de l'inſenſibilité de leur mère, Ce reproche, le départ de ſes enfans, la perte d'un mari que, malgré ſes manières rudes, elle aimoit autant qu'elle en étoit aimée, cauſent une ſi grande révolution dans l'ame de cette jeune épouſe qu'elle tombe morte ſubitement, & ſans proférer une parole.



XALOSTNA PJESANZA

PLEMENITE

ASAN-AGHINIZE.

Sto ſe bjeli u gorje Zelenoi?
Al-ſu ſnjezi, al-ſu Labutove?
Da-ſu ſnjezi vech-bi okopnuli;
Labutove vech-bi poletjeli.
Ni-ſu ſnjezi, nit-ſu Labutove;
Nego ſciator Aghie Aſan-Aghe.
On bolu-je u ranami gliutimi.
Oblaziga mater, i Seſtriza;
A Gliubovza od ſtida ne mogla.

Kad-li-mu-je ranam' boglie bilo,
Ter poruça vjernoi Gliubi ſvojoi:
Ne çekai-me u dworu bjelomu,
Ni u dworu, ni u rodu momu.
Kad Kaduna rjeci razumjela,
Joſc-je jadna u toi misli ſtala.
Jeka ſtade kogna oko dwora:
J pobjexe Aſan-Aghiniza
Da vrât lomi kule niz penxere.
Za gnom terçu dve chiere djevoike:
Vrati-nam-ſe, mila majko naſcia:
Ni-je ovo babo Aſan-Ago
Vech daixa Pintorovich Bexe.

CHANSON

SUR LA MORT DE L'ILLUSTRE ÉPOUSE D'*ASAN-AGA*.

Quelle blancheur brille dans ces forêts vertes? Sont ce des neiges, ou des cygnes? Les neiges feroient fondues aujourd'hui, & les cygnes fe feroient envolés. Ce ne font ni des neiges ni des cygnes, mais les tentes du guerrier Afan-Aga. Il y demeure bleffé & fe plaignant amerement. Sa mère & fa fœur font allées le vifiter: fon époufe feroit venue auffi, mais la pudeur la retient.

Quand la douleur de fes bleffures s'appaifa, il manda à fa femme fidelle: „ Ne m'attends „ pas ni dans ma maifon blanche, ni dans „ ma cour, ni parmi mes parens". En recevant ces dures paroles cette malheureufe refte trifte & affligée. Dans la maifon de fon époux, elle entend les pas des chevaux, & défefpérée elle court fur une tour pour finir fes jours en fe jettant par les fenêtres. Ses deux filles épouvantées, fuivent fes pas incertains, en lui criant: Ah, chere mere, ah! ne fuis pas: ces chevaux, ne font pas ceux de notre pere *Afan*; c'eft ton frere, le Beg *Pintorovich* qui vient te voir.

J vratiſe Aſan Aghiniza,
Ter ſe vjeſcia bratu oko vrâtà.
Da! moi brate, welike ſramote!
Gdi-me ſaglie od petero diże!
Bexe muçi: ne govori niſtà.
Vech-ſe máſcia u xepe ſvione,
J vadi-gnoi Kgnigu oproshienja,
Da uzimglie podpunno viençanje,
Da gre s' gnime majci u Zatraghe.
Kad Kaduna Kgnigu prouçila,
Dva-je ſina u çelo gliubila,
A due chiere u rumena liza:
A s'malahnim u beſicje ſinkom
Odjeliti nikako ne mogla.
Vech-je brataz za ruke uzeo,
J jedva-je ſinkom raztavio:
Ter-je mechie K'ſebi na Kogniża,
S'gnome grede u dworu bjelomu.
U rodu-je malo vrjeme ſtâla,
Malo vrjeme, ne nedjegliu dana,
Dobra Kada, i od roda dobra,
Dobru Kadu proſe ſa ſvi ſtrana;
Da majvechie Imoski Kadia.
Kaduna-ſe bratu ſvomu moli:
„ Ai, tako te ne xelila bratzo!
„ Ne moi mene davat za nikoga,
„ Da ne puza jadno ſerze moje
„ Gledajuchi ſirotize ſvoje ".

Ali

A ces voix l'épouſe d'*Aſan* tourne ſes pas, & courant les bras étendus vers ſon frere, elle lui dit: „ Ah mon frere! vois ma honte „ extrême! Il me répudie, moi qui lui ai donné cinq enfans "! Le Beg ſe tait & ne répond rien: mais il tire d'une bourſe de ſoye vermeille, une feuille de papier, qui permet à ſa ſœur de ſe couronner pour un nouveau mari, après qu'elle ſera retournée dans la maiſon de ſes peres. La dame affligée voyant ce triſte écrit, baiſe le front de ſes fils & les joues de roſe de ſes deux filles. Mais elle ne peut pas ſe ſéparer de l'enfant au berceau. Le ſévére Beg l'en arrache, l'entraine avec force, la met à cheval, & la ramene dans la maiſon paternelle.

Peu de tems après ſon arrivée, le peu de tems de ſept jours à peine écoulé, de toute part on demande en mariage la jeune & charmante veuve, iſſue d'un ſang illuſtre. Parmi les nobles prétendans ſe diſtingue le *Kadi* d'*Imoski*. D'une voix plaintive elle dit alors à ſon frere: „ ne me donne pas à un „ autre mari, mon cher frere: mon cœur ſe „ briſeroit dans ma poitrine, ſi je revoyois „ mes enfans abandonnés ".

Ali Bexe ne hajafce nifta,
Vech-gnu daje Imoskomu Kadii.
Jofc Kaduna bratu-fe mogliafce,
Da gnoi pifce liftak bjele Knighe
Da-je faglie Imoskomu Kadii.
„ Djevoika te liepo poz dravgliafce,
„ A u Kgnizi liepo te mogliafce,
„ Kad pokupifc Gofpodu Svatove
„ Dugh podkliuvaz nofi na djevoiku;
„ Kadà bude Aghi mimo dwora,
„ Neg-ne vidi firotize fvoje".
Kad Kadii bjela Kgniga doge
Gofpodu-je Svate pokupio.
Svate Kuppi grede po djevoiku.
Dobro Svati dosli do djevoike,
I Zdravo-fe povratili s'gnome.

A kad bili Aghi mimo dvora,
Dve-je chierze s'penxere gledaju,
A dva fina prid-gnu izhogiaju,
Tere fvajoi majçi govoriaju.
„ Vrati-nam fe, mila majko nafcia,
„ Da mi tebe uxinati damo".
Kad to çula Afan-Aghiniza,
Starifcini Svatov govorila:
„ Bogom, brate Svatov Starifcina,
„ Uftavimi Kogne uza dvora,
„ Da davujem firotize moje".

Le *Beg* ne fait point d'attention à ſes prieres, & s'obſtine à la donner au *Kadi* d'*Imoski.* Alors elle le prie de nouveau: puiſque tu veux abſolument me marier, envois au moins une lettre en mon nom au *Kadi*, & dis-lui: la jeune veuve te ſalue & te prie par cet écrit, que quand tu viendras la chercher, accompagné des ſeigneurs *Svati*, de lui apporter un voile, avec lequel elle puiſſe ſe couvrir, afin qu'en paſſant devant la maiſon d'*Aſan*, elle ne voie pas ſes enfans orphelins.

Après avoir reçu la lettre, le *Kadi* aſſemble ſur le champ les ſeigneurs *Svati* pour chercher ſon épouſe, & pour lui porter le long voile qu'elle demande. Les *Svati* arrivent heureuſement à la maiſon de l'épouſe, & la conduiſent avec le même bonheur vers la demeure de ſon époux.

Arrivée, chemin faiſant, devant la maiſon d'*Aſan*, ſes deux filles la voyent d'un balcon, & ſes deux fils courent à ſa rencontre, en criant: „ chere mere reſte avec nous; prens chez nous des rafraichiſſemens ".

La triſte veuve d'*Aſan*, entendant les cris de ſes enfans, ſe tourne vers le premier *Svati*: „ Pour l'amour de Dieu, cher & vénérable „ arrête les chevaux près de cette maiſon, „ afin que je donne à ces orphelins quelque

Uſtaviſe Kogne uza dvora.
Svoje dizu liepo darovala.
Svakom' sinku nozve pozlachene,
Svakoi chieri çohu da pogliane.
A malomu u beſicje ſinku
Gnemu ſaglie uboske hagline.
A to gleda Junak Aſan-Ago;
Ter dozivglie do dva ſina ſvoja:
„ Hodte amo, ſirotize moje,
„ Kad-ſe nechie milovati na vas
„ Majko vaſciâ, ſerza argiaskoga".
Kad to çula Aſan Aghiniza,
Bjelim liçem u Zemgliu udarila;
U put-ſe-je s'duſcjom raztavila
Od xaloſti gledajuch ſirota.



„ gage de ma tendreſſe". Les chevaux s'arrêtent devant la porte, elle deſcend & offre des préſens à ſes enfans : elle donne aux fils des brodequins d'or, & de beaux voiles aux filles. Au petit inocent, qui couche dans le berceaux, elle envoit une Robe.

Aſan voyant de loin cette ſcene, rappelle ſes fils : „ revenez à moi, mes enfans ; laiſſez „ cette cruelle mere, qui a un cœur d'airain, „ & qui ne reſſent plus pour vous aucune pitié".

Entendant ces paroles, cette veuve affligée pâlit & tombe par terre. Son ame quitte ſon corps au moment qu'elle voit partir ſes enfans.



F. 81


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05672 2757

